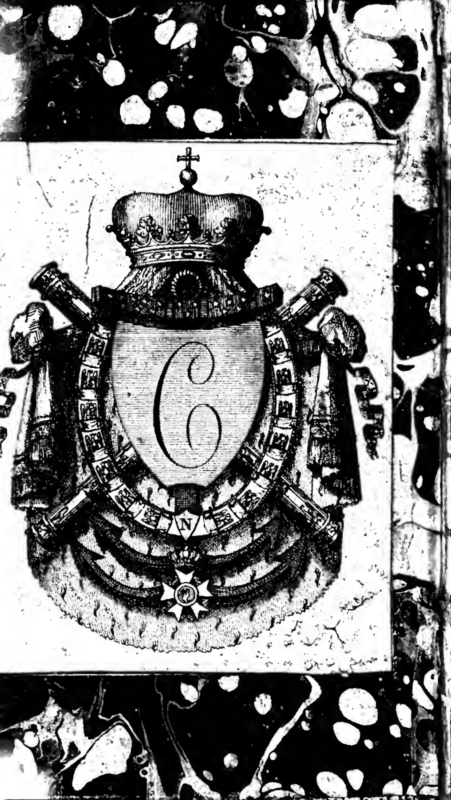
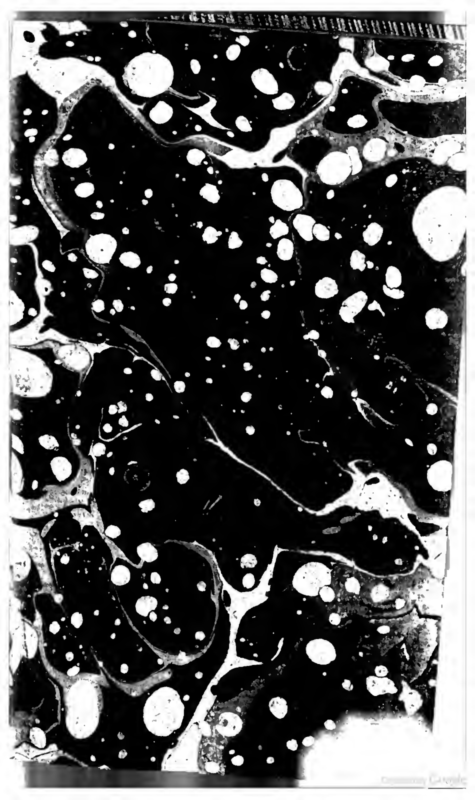






BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Sixième Classe :

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

DIX-HUITIÈME LIVRAISON.

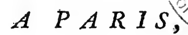
BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1786.

NOTICE

SUR LA PERSONNE ET LE LIVRE

DES CARACTÈRES

DE THÉOPHRASTE.

THÉOPHRASTE naquit d'un foulon, à Erèſe, ville de Leſbos. Il eut d'abord pour maître un de ſes concitoyens, nommé Leucippe, qu'il ne faut pas confondre avec Leucippe, philoſophe célèbre & diſciple de Zénon. Il paſſa enſuite à l'école de Platon, qu'il abandonna pour celle d'Ariſtote, dans laquelle il ſe diſtingua. Ce dernier maître charmé de la facilité d'eſprit, & de la douceur d'élocution de ſon nouveau diſciple, lui fit changer ſon nom, qui étoit *Tyrtame*, en

celui d'*Euphraste*, qui signifie celui qui parle bien ; & ce nom ne répondant pas encore assez à la haute estime qu'il faisoit de la beauté de son génie & de ses expressions, il l'appella *Theophraste*, c'est-à-dire, homme dont le langage est divin.

Ses mœurs ressembloient à son style. On raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge, & d'une santé fort affoiblie, le prièrent de leur nommer son successeur. Ce choix pouvoit tomber sur deux hommes de cette école, Ménédème de Rhodes, & Théophraste d'Erèse. Aristote, pour s'expliquer, se servit d'un emblême ingénieux. Peu de tems après qu'il eut reçu la prière

de ſes diſciples, il feignit, en leur préſence, que le vin dont il faiſoit un uſage ordinaire lui étoit nuiſible, & il ſe fit apporter des vins de Rhodes & de Leſbos. Il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, & que chacun dans ſon genre étoit excellent; que le premier avoit de la force, mais que celui de Leſbos avoit plus de douceur, & qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en ſoit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle, il eſt certain que lorſqu'Ariſtote, accuſé par Eurymedon, prêtre de Cérès, d'avoir mal parlé des dieux, & craignant le deſtin de Socrate, voulut ſortir d'Athènes, & ſe retirer à Chalcis,

ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, & lui confia ses écrits, à condition qu'il les tiendroit secrets. C'est donc par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les ouvrages de ce grand homme.

Théophraste devint si célèbre par toute la Grèce, que successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école que celui-ci lui avoit laissée, jusqu'à deux mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle, fils d'Amphiclide, qui pour lors étoit prêteur. Celui-ci en effet, sous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendoit sous peine de la vie, à aucun philosophe d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent.

Mais l'année ſuivante, Philon ayant ſuccédé à Sophocle, qui étoit ſorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuſe; condamna l'ancien prêteur à une amende de cinq talens, & rétablit Théophraſte, ainſi que le reſte des philoſophes, dans l'exercice de leurs enſeignemens.

Enfin plus heureux qu'Ariſtote, qui avoit été contraint de céder à Eurimedon, il fut ſur le point de voir un certain Agonide, puni comme impie par les Athéniens, ſeulement parce qu'il avoit oſé l'accuſer d'impiété; tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, & qu'il méritoit par ſa vertu!

En effet, on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une ſingulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable & bienfaiſant. Ainſi, au rapport de Plutarque, lorſqu'Erèſe fut accablée de tyrans, qui avoient uſurpé la domination de leur pays, il ſe joignit à Phidias, ſon compatriote, contribua avec lui de ſes biens pour armer les bannis, qui rentrèrent dans leurs villes, en chaſsèrent les traîtres, & rendirent à toute l'iſle de Leſbos ſa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas ſeulement la bienveillance du peuple, mais encore l'eſtime & la familiarité des rois.

Il fut ami de Caſſandre, qui avoit ſuccédé à Aridée, frère d'Alexandre le Grand, au royaume de Macédoine; & Ptolomée, fils de Lagus, & premier roi d'Egypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philoſophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues; la mort ſeule mit fin à ſes travaux. Toute la Grèce le pleura, & le peuple athénien aſſiſta à ſes funérailles.

On raconte de lui que dans ſon extrême vieilleſſe, ne pouvant plus marcher à pié, il ſe faiſoit porter en litière par la ville, où il étoit vu du peuple, à qui il étoit ſi cher.

Cicéron aſſure qu'il ſe plaignit

en mourant, de la nature, qui açcordoit aux cerfs & aux corneilles une si longue vie, tandis qu'elle ne donnoit à l'homme qu'une courte durée. Reste à savoir s'il est vrai que les cerfs & les corneilles parviennent à une vieillesse prolongée bien au-delà du terme où finit la vie humaine.

L'histoire nous a conservé quelques maximes de ce philosophe : voici les plus remarquables.

Il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer.

Les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis.

On doit plutôt se fier à un cheval sans frein, qu'à l'homme qui parle sans jugement.

La plus forte dépenſe qu'on puiſſe faire, eſt celle du tems.

Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler ; mais ſi tu ne l'es pas, tu fais beaucoup en ſachant te taire.

Voilà pour ce qui regarde la perſonne de Théophraſte ; maintenant diſons un mot de ſes écrits. Le nombre en fut immenſe. Diogène Laërce nous en a conſervé les titres, & cette nomenclature ne ſe lit point ſans étonnement. Morale, légiſlation, politique, littérature, hiſtoire naturelle, médecine, & tout étoit devenu du reſſort de ce philoſophe. De tant d'ouvrages ſi différens, nous ne poſſédons aujourd'hui qu'une *Hiſtoire des Pierres*, un *Traité des Plantes*, & les

Caractères des Mœurs. Ces derniers que notre la Bruyère a traduits, & que nous redonnons aujourd'hui, ſont remplis d'une excellente morale, que relève encore le tour d'une ſatire ingénieuſe. Ce livre qui n'étoit que le commencement d'un plus grand ouvrage qu'avoit projetté Théophraſte, fut écrit par lui à l'âge de quatre-ving-dix-neuf ans (car Théophraſte, au rapport de S. Jérôme, en a vécu cent-ſept), & néanmoins ce reſte précieux de l'antiquité ſuffit pour donner une haute idée & de l'eſprit & du jugement de ſon auteur.

Monument du goût & de l'élégance des Grecs, on l'a appellé un livre d'or; & ce qui doit ajou-

ter infiniment à l'eſtime qu'il mérite, c'eſt qu'il peut être regardé comme la première ſource de ce vrai, de cet excellent comique, qui, puiſé dans la nature, & dégagé de pointes, d'obſcénités & d'équivoques, eſt ſeul digne d'exciter le rire de l'homme ſage & vertueux. Ce n'eſt point qu'il ne s'y trouve quelques détails bas & minucieux; mais ſi l'on eſt équitable, on ne regardera ces fautes que comme ces taches légères qu'on ſurprend quelquefois ſur un beau corps, comme le diſoit Horace, & qui n'en détruiſent ni la perfection ni l'harmonie.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

LES CARACTÉRES DE THÉOPHRASTE.

AVANT-PROPOS.

J'AI admiré souvent, & j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même ciel, & les Grecs nourris & élevés de la (1) même manière, il se trouve

---

(1) Par rapport aux barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs.

néanmoins ſi peu de reſſemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policlès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, où je me trouve, j'ai aſſez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vu d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes ſortes de perſonnes, & de divers tempéramens, & que je me ſuis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices; il ſemble que j'ai dû marquer (1) les caractères des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en géné-

(1) Théophraſte avoit deſſein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.

ral ; mais même de toucher ce qui eſt perſonnel, & ce que pluſieurs d'entr'eux paroiſſent avoir de plus familier. J'eſpère, mon cher Policlès, que cet ouvrage ſera utile à ceux qui viendront après nous ; il leur tracera des modèles qu'ils pourront ſuivre ; il leur apprendra à faire le diſcernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leur ſageſſe & leurs vertus. Ainſi je vais entrer en matière ; c'eſt à vous de pénétrer dans mon ſens, & d'examiner avec attention ſi la vérité ſe trouve dans mes paroles, & ſans faire une plus longue préface, je parlerai d'abord de la *diſſimulation* ; je dé-

finirai ce vice, je dirai ce que c'eſt qu'un homme diſſimulé; je décrirai ſes mœurs, & je traiterai enſuite des autres paſſions, ſuivant le projet que j'en ai fait.

CHAPITRE I.

De la Diſſimulation.

LA (1) diſſimulation n'eſt pas aiſée à bien définir, ſi l'on ſe contente d'en faire une ſimple deſcription ; l'on peut dire que c'eſt un certain art de compoſer ſes paroles & ſes actions pour une mauvaiſe fin. Un homme diſſimulé ſe comporte de

(1) L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient *ironie*.

cette manière ; il aborde ſes ennemis, leur parle, & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point ; il loue ouvertement, & en leur préſence, ceux à qui il dreſſe de ſecrettes embûches, & il s'afflige avec eux, s'il leur eſt arrivé quelque diſgrace. Il ſemble pardonner les diſcours offenſans que l'on lui tient ; il récite froidement les plus horribles choſes que l'on aura dites contre ſa réputation, & il emploie les paroles les plus flatteuſes pour adoucir ceux qui ſe plaignent de lui, & qui ſont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empreſſement, il feint des affaires, & il lui dit

de revenir une autre fois. Il cache ſoigneuſement tout ce qu'il fait ; & à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère. Il ne parle point indifféremment, il a ſes raiſons pour dire, tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il eſt arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il eſt languiſſant, ou qu'il a une mauvaiſe ſanté. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer (1) de ſa part à une ſomme que ſes amis conſentent de lui prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'eſt jamais vu

(1) Cette ſorte de contribution étoit fréquente à Athènes, & autoriſée par les loix.

ſi dénué d'argent, pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent, après avoir écouté ce que l'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention; il feint de n'avoir pas apperçu les choſes où il vient de jetter les yeux, ou s'il eſt convenu d'un fait, de ne s'en plus ſouvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires que cette ſeule réponſe, *j'y penſerai.* Il ſait de certaines choſes, il en ignore d'autres; il eſt ſaiſi d'admiration; d'autres fois il aura penſé comme vous ſur cet événement, & cela ſelon ſes différens intérêts. Son langage le plus ordinaire

eſt celui-ci : *Je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puiſſe être, je ne ſais où j'en ſuis*, ou bien, *il me ſemble que je ne ſuis pas moi-même*; & enſuite, *ce n'eſt pas ainſi qu'il me l'a fait entendre*; *voilà une choſe merveilleuſe, & qui paſſe toute créance*; *contez cela à d'autres, dois-je vous croire? ou me perſuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité?* Paroles doubles & artificieuſes, dont il faut ſe défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une ame ſimple & droite, mais d'une mauvaiſe volonté, ou d'un homme qui veut nuire; le venin des aſpics eſt moins à craindre.

CHAPITRE II.

De la Flatterie.

LA flatterie eſt un commerce honteux qui n'eſt utile qu'aux flatteurs. Si un flatteur ſe promène avec quelqu'un dans la place; remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux ſur vous, Cela n'arrive qu'à vous ſeul; hier il fut bien parlé de vous, & l'on ne tariſſoit point ſur vos louanges; nous nous trouvâmes plus de trente perſonnes dans un endroit du portique (1); & comme par

(1) Edifice public, qui ſervit depuis à Zénon & à ſes diſciples, de rendez-vous

la ſuite du diſcours, l'on vint à tomber ſur celui que l'on devoit eſtimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, & il n'y en eut pas un ſeul qui vous refuſa ſes ſuffrages. Il lui dit mille choſes de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui ſe ſera attaché à votre habit, de le prendre & de le ſouffler à terre : ſi par haſard le vent a fait voler quelques petites pailles (1) ſur votre barbe ou ſur vos cheveux,

---

pour leurs diſputes ; ils en furent appellés ſtoïciens ; car *ſtoa*, mot grec, ſignifie portique.

(1) Alluſion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

il prend ſoin de vous les ôter; & vous ſouriant : il eſt merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi depuis deux jours que je ne vous ai vu; & il ajoute, voilà encore pour un homme de votre âge (1) aſſez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impoſe ſilence à tous ceux qui ſe trouvent préſens, & il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance; & dès qu'il a ceſſé de parler, il ſe récrie : cela eſt dit le mieux du monde, rien n'eſt plus heureuſement rencontré. D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il

(1) Il parle à un jeune homme.

ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaiſe plaiſanterie; & quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à ſa bouche l'un des bouts de ſon manteau, comme s'il ne pouvoit ſe contenir, & qu'il voulût s'empêcher d'éclater, & s'il l'accompagne lorſqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans ſon chemin de s'arrêter juſqu'à ce qu'il ſoit paſſé. Il achète des fruits, & les porte chez un citoyen, il les donne à ſes enfans en ſa préſence, il les baiſe, il les careſſe; voilà, dit-il, de jolis enfans, & dignes d'un tel père; s'il ſort de ſa maiſon, il le ſuit; s'il entre dans une boutique pour eſſayer des ſou-

liers, il lui dit : Votre pié eſt mieux fait que cela. Il l'accompagne enſuite chez ſes amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maiſon, & leur dit : Un tel me ſuit, & vient vous rendre viſite ; & retournant ſur ſes pas : *Je vous ai annoncé*, dit-il, *& l'on ſe fait un grand honneur de vous recevoir.* Le flatteur ſe met à tout ſans héſiter, & ſe mêle des choſes les plus viles. S'il eſt invité à ſouper, il eſt le premier des conviés à louer le vin ; aſſis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète ſouvent : En vérité, vous faites une chère délicate ; & montrant aux autres l'un des mets qu'il ſoulève du plat, cela s'appelle, dit-il,

un morceau friand; il a ſoin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, & il s'empreſſe de le mieux couvrir; il lui parle ſans ceſſe à l'oreille; & ſi quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment & ſans le regarder, n'ayant des yeux que pour un ſeul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les diſtribue, pour les porter à ſa place, & l'y faire aſſeoir plus mollement. J'ai dû dire auſſi qu'avant qu'il ſorte de ſa maiſon, il en loue l'architecture, ſe récrie ſur toutes choſes, dit que les jardins ſont bien plantés; & s'il apperçoit quelque part le portrait

du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui ressemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hasard; mais il rapporte toutes ses paroles & toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquérir ses bonnes graces.

CHAPITRE III.

De l'impertinent, ou *du diſeur de rien.*

LA ſotte envie de diſcourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & ſans réflexion. Un homme qui veut parler, ſe trouvant aſſis proche d'une perſonne qu'il n'a jamais vûe & qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretient de ſa femme, & lui fait ſon éloge, lui conte ſon ſonge, lui fait un long détail d'un repas où il s'eſt trouvé, ſans oublier le moindre mets ni un ſeul ſervice; il s'échauffe enſuite dans la converſa-

tion, déclame contre le tems présent, & soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères; de-là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville; il dit qu'au printems où commencent les Bacchanales (1), la mer devient navigable, qu'un peu de pluie feroit utile aux biens de la terre, & feroit espérer une bonne récolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le siècle est dur, & qu'on a bien de la peine

(1) Premières bacchanales qui se célébroient dans la ville.

à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'eſt Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès (1) à la fête des myſtères; il lui demande combien de colonnes ſoutiennent le théâtre de la muſique, quel eſt le quantième du mois; il lui dit qu'il a eu la veille une indigeſtion; & ſi cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui; il annoncera comme une choſe nouvelle que les myſtères ſe célèbrent dans le mois d'Août,

(1) Les myſtères de Cérès ſe célébroient la nuit, & il y avoit une émulation entre les Athéniens, à qui y apporteroit une plus grande torche.

les *apaturies* (1) au mois d'Octobre ; & à la campagne dans le mois de Décembre, les bacchanales (2). Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre ; car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne sçavent pas discerner votre loisir, ni le tems de vos affaires ?

(1) En françois, *la fête des tromperies* ; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

(2) Secondes bacchanales qui se célébroient en hiver à la campagne.

CHAPITRE IV.

De la Rusticité.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques & sans réflexion, sortir un jour de médecine (1), & se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde, ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine, d'avec les parfums les plus délicieux ; être chaussés

(1) Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

large & groſſièrement; parler haut, & ne pouvoir ſe réduire à un ton de voix modéré; ne ſe pas fier à leurs amis ſur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domeſtiques, juſqu'à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une aſſemblée publique. On les voit aſſis, leur robe relevée juſqu'aux genoux, & d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de ne rien admirer, ni de paroître ſurpris des choſes les plus extraordinaires que l'on rencontre ſur les chemins; mais ſi c'eſt un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent, & ne ſe laſſent point de le con-

templer. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur ; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, & entrent dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent le souper, & se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes (1) de charrue qu'ils ont dans leurs étables ; heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils

(1) Des bœufs.

appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant: voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croyent légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit, d'une charrue, d'un sac, d'une faulx, d'une corbeille, & ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles. Et lorsqu'ils marchent par la ville, combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé? Les fourrures se vendent-elles bien? N'est-ce

pas aujourd'hui que les jeux nous ramènent une nouvelle lune ? D'autres fois ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, & qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, qui se trouvant tous portés devant la boutique d'Archias (1), achètent eux-mêmes des viandes salées, & les rapportent à la main en pleine rue.

(1) Fameux marchand de chairs salées nourriture ordinaire du peuple.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Du Complaiſant (1).

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'eſt une manière de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui eſt vertueux & honnête, que ce qui eſt agréable. Celui qui a cette paſſion, d'auſſi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le ſalue en s'écriant, voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire ſur les moindres choſes, le retient avec

(1) Ou de l'envie de plaire.

ſes deux mains de peur qu'il ne lui échappe, & après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empreſſement quel jour on pourra le voir, & enfin ne s'en ſépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choiſit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui ſoit plus favorable qu'à ſon adverſaire ; comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également. C'eſt dans cette vue que pour ſe concilier tous les étrangers qui ſont dans la ville, il leur trouve plus de raiſon & d'équité que dans ſes concitoyens. S'il eſt prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié, où ſont ſes

enfans, & dès qu'ils paroîſſent, il ſe recrie ſur la reſſemblance qu'ils ont avec leur père, & que deux figures ne ſe reſſemblent pas mieux; il les fait approcher de lui, il les baiſe, & les ayant fait aſſeoir à ſes deux côtés, il badine avec eux. A qui eſt, dit-il, la petite bouteille? A qui eſt la jolie coignée (1)? Il les prend enſuite ſur lui, & les laiſſe dormir ſur ſon eſtomac, quoiqu'il en ſoit incommodé. Celui enfin qui veut plaire, ſe fait raſer ſouvent, a un fort grand ſoin de ſes dents, change tous les jours d'habits, & les quitte

(1) Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

presque tous neufs ; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé. On ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès (1) des comptoirs des banquiers, & dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens (2), & au théâtre les jours de spectacle, que dans les meilleures places & tout proche des préteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux, mais ils envoyent à Byzance toute sorte de bijoux pré-

(1) C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

(2) Pour être connus d'eux, & en être regardés, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

cieux, des chiens de Sparte à Cyzique, & à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette, & ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes & des (1) satyres qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvre, des phioles pour des parfums, des cannes torses que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusqu'à un jeu de paume, & une arêne propre à s'e-

(1) Une espèce de singe.

xercer à la lutte ; & s'ils se promènent par la ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes (1), des escrimeurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment ; ils se trouvent présens à ces exercices, & se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder ; à qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison, & cette arêne si commode ? Vous voyez, ajoutent-ils, en leur montrant quelqu'homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, & qui en peut disposer.

(1) Une sorte de philosophes vains & intéressés.

CHAPITRE VI.

De l'image d'un Coquin.

UN coquin eſt celui à qui les choſes les plus honteuſes ne coûtent rien à dire ou à faire, qui jure volontiers, & fait des ſermens en juſtice, autant que l'on lui en demande, qui eſt perdu de réputation, que l'on outrage impunément, qui eſt un chicaneur de profeſſion, un effronté, & qui ſe mêle de toutes ſortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre (1) ſans maſque dans une danſe comique, & même ſans être ivre, mais

(1) Sur le théâtre avec des farceurs.

de ſang-froid, il ſe diſtingue dans la danſe (1) la plus obſcène par les poſtures les plus indécentes; c'eſt lui qui dans ces lieux où l'on voit des preſtiges (2), s'ingère de recueillir l'argent de chacun des ſpectateurs, & qui fait querelle à ceux qui étant entrés par billets, croyent ne devoir rien payer. Il eſt d'ailleurs de tous métiers; tantôt il tient une taverne, tantôt il eſt ſuppôt de quelque lieu infâme,

(1) Cette danſe la plus déréglée de toutes, s'appelle en grec *cordax*, parce que l'on s'y ſervoit d'une corde pour faire des poſtures.

(2) Choſes fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

une autre fois partiſan ; il n'y a point de ſale commerce où il ne ſoit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuiſinier ou brelandier, tout lui eſt propre. S'il a une mère, il la laiſſe mourir de faim, il eſt ſujet au larcin, & à ſe voir traîner par la ville dans une priſon, ſa demeure ordinaire, & où il paſſe une partie de ſa vie. Ce ſont ces ſortes de gens que l'on voit ſe faire entourer du peuple, appeller ceux qui paſſent, & ſe plaindre à eux avec une voix forte & enrouée, inſulter ceux qui les contrediſent; les uns fendent la preſſe pour les voir, pendant que les autres contens de les avoir vus,

ſe dégagent & pourſuivent leur chemin ſans vouloir les écouter ; mais ces effrontés continuent de parler ; ils diſent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; & vous remarquerez qu'ils choiſiſſent pour cela des jours d'aſſemblée publique, où il y a un grand concours de monde qui ſe trouve le témoin de leur inſolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contr'eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils ſe délivrent par des faux ſermens, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boëte dans leur

ſein (1), & une liaſſe de papiers entre leurs mains; vous les voyez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prêtent à uſure, retirer chaque jour une obole & demie de chaque dragme (2), fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poiſſon frais ou ſalé, & conſumer ainſi en bonne chère tout le profit qu'ils tirent de cette eſpèce de trafic. En un mot, ils ſont querelleux & difficiles, ont ſans ceſſe la bouche ou-

---

(1) Une petite boëte de cuivre fort légère où les plaideurs mettoient leurs titres & les pièces de leur procès.

(2) Une obole étoit la ſixième partie d'une dragme.

verte à la calomnie, ont une voix étourdiſſante, & qu'ils font retentir dans les marchés & dans les boutiques.

CHAPITRE VII.

Du grand Parleur (1).

CE que quelques-uns appellent *babil*, eſt proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de ſe taire. Vous ne contez pas la choſe comme elle eſt, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelqu'affaire que ce ſoit ; j'ai tout ſu, & ſi vous vous don-

(1) Ou du *babil*.

nez

nez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout; & si cet autre continue de parler, vous avez déjà dit cela; songez, poursuit-il, à ne rien oublier: fort bien; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait: voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres; & ensuite, mais que veux-je dire? Ah! j'oubliois une chose. Oui, c'est cela même, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui parle de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui

quelqu'entretien, il va se jetter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, & les met en fuite. De-là il entre (1) dans les écoles publiques & dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire, je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusque dans sa maison. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans

(1) C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au tems de Théophraste.

une aſſemblée de la ville, il court dans le même tems le divulguer. Il s'étend merveilleuſement ſur la fameuſe (1) bataille (2) qui s'eſt

---

(1) C'eſt-à-dire, ſur la bataille d'Arbelles & la victoire d'Alexandre, ſuivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes, lorſqu'Ariſtophon, célèbre orateur, étoit premier magiſtrat.

(2) Tout ce que la Bruyère étale après Caſaubon, pour prouver que par cette bataille il faut entendre la fameuſe bataille d'Arbelles, quoiqu'elle fût arrivée un an avant qu'Ariſtophon eût été gouverneur d'Athènes, n'eſt pas fort convaincant; car enfin Théophraſte aſſure poſitivement que la bataille ſur laquelle ſon *babillard* aime ſi fort à s'étendre, ſe donna ſous le gouvernement d'Ariſtophon. La Bruyère auroit peut-être mieux fait de s'en tenir à ce que dit *Jacques*

donnée ſous le gouvernement de l'orateur Ariſtophon, comme ſur

---

Paumier de Grentemeſnil, qu'il s'agit ici de la bataille qui ſe donna entre ceux de Lacédémone, ſous la conduite du roi Agis, & les Macédoniens commandés par Antipater, laquelle arriva juſtement dans le tems qu'Ariſtophon étoit archonte d'Athènes, comme le témoigne Diodore de Sicile, *liv.* 17, & Plutarque dans la *vie de Démoſthène*.... C'étoit un ſujet fort propre à exercer la langue du babillard, caractériſé par Théophraſte, cette bataille ayant été ſi funeſte aux Grecs, qu'on peut dire que leur liberté expira avec Agis, & les cinq mille trois cent cinquante Lacédémoniens qui y perdirent la vie. Du reſte pour le détail de cette bataille, Grentemeſnil nous renvoie à Quinte-Curce, *liv.* 6. Le renvoi eſt très-juſte; mais à l'égard du tems auquel elle ſe

le combat (1) célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lysandre. Il raconte une autre fois quels applaudissemens a eu le discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans

---

ici Théophraste; car selon Quinte-Curce, la guerre qui s'étoit allumée entre ceux de Lacédémone & les Macédoniens, fut terdonna, si l'on s'en rapportoit aussi à cet historien, ce ne sauroit être celle dont parle minée par cette bataille, avant que Darius eût été défait à la bataille d'Arbelles, c'est-à-dire, un ou deux ans avant qu'Aristophon fût archonte d'Athènes.

(1) Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial & su de tout le peuple.

ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, & que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table; & s'il se trouve au théâtre, il empêche non-seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs. On lui fait avouer ingénuement qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau, & que quand on l'accuseroit dêtre plus *babillard* qu'une hirondelle,

il faut qu'il parle, auſſi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui ſur ce ſujet ; & juſqu'à ſes propres enfans, s'ils commençent à s'abandonner au ſommeil, faites-nous, lui diſent-ils, un conte qui acheve de nous endormir.

CHAPITRE VIII.

Du débit des Nouvelles.

UN nouvelliſte, ou un conteur de fables, eſt un homme qui arrange, ſelon ſon caprice, des diſcours & des faits remplis de fauſſetés ; qui lorſqu'il rencontre l'un de ſes amis, compoſe ſon viſage, & lui ſouriant : D'où venez-vous

ainſi, lui dit-il? Que nous direz-vous de bon? N'y a-t-il rien de nouveau? Et continuant de l'interroger : quoi donc! n'y a-t-il aucune nouvelle? Cependant il y a des choſes étonnantes à raconter; & ſans lui donner le loiſir de lui répondre, que dites-vous donc, pourſuit-il, n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne ſavez rien, & que je vais vous régaler de grandes nouveautés. Alors, ou c'eſt un ſoldat, ou le fils d'Aſthée le joueur (1) de flute, ou Lycon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il ſait tou-

(1) L'uſage de la flûte eſt très-ancien dans les troupes.

tes choſes, car il allègue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obſcurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fauſſeté; il aſſure donc que ces perſonnes lui ont dit, que le (1) Roi & (2) Polyſpercon ont gagné la bataille, & que Caſſandre leur ennemi, eſt tombé (3) vif entre leurs mains. Et lorſque quelqu'un lui dit; mais en vérité cela eſt-il croyable? Il lui réplique, que cette nouvelle ſe crie & ſe répand

(1) Aridée, frère d'Alexandre le Grand.

(2) Capitaine du même Alexandre.

(3) C'étoit un faux bruit; & Caſſandre, fils d'Antipater, diſputant à Aridée & à Polyſpercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage ſur eux.

par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose ; que c'est tout ce qui se raconte du combat, & qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent ; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu & qui lui a tout dit. Ensuite interrompant le fil de sa narration : Que pensez-vous de ce succès, demande-t-il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Cassandre ! malheureux Prince, s'écrie-t il d'une manière touchante ! Voyez ce que c'est que la fortune, car enfin Cassandre étoit puissant,

& il avoit avec lui de grandes forces ; ce que je vous dis, poursuit-il, eſt un ſecret qu'il faut garder pour vous ſeul, pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diſeurs de nouvelles me donnent de l'admiration, & que je ne conçois pas quelle eſt la fin qu'ils ſe propoſent ; car pour ne rien dire de la baſſeſſe qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puiſſent recueillir le moindre fruit de cette pratique ; au contraire, il eſt arrivé à quelques-uns de ſe laiſſer voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne ſongeoient qu'à raſſembler autour d'eux une

foule de peuple, & à lui conter des nouvelles; quelques autres après avoir vaincu ſur mer & ſur terre dans le (1) portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cauſe appellée; enfin il s'en eſt trouvé qui le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux diſcours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi miſérable que la condition de ces perſonnes; car quelle eſt la boutique, quel eſt le portique, quel eſt l'endroit d'un marché public où ils ne paſſent tout le jour à rendre ſourds ceux qui les écou-

(1) Voyez le chap. II. *De la flatterie.*

tent, ou à les fatiguer par leurs menſonges ?

CHAPITRE IX.

De l'Effronterie cauſée par l'avarice.

POUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'eſt un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté, oſe emprunter une ſomme d'argent à celui à qui il en doit déjà, & qu'il lui retient avec injuſtice. Le jour même qu'il aura ſacrifié aux dieux, au lieu de manger (1) religieuſement chez

(1) C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le chap. XII. *Du contretems.*

ſoi une partie des viandes conſacrées, il les fait ſaler pour lui ſervir dans pluſieurs repas, & va ſouper chez l'un de ſes amis ; & là à table, à la vue de tout le monde, il appelle ſon valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de ſon hôte, & lui coupant un morceau de viande qu'il met ſur un quartier de pain : *tenez, mon ami*, lui dit-il, *faites bonne chère*. Il va lui-même au marché acheter (1) des viandes cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure compoſition du marchand, il le fait reſſouvenir qu'il

(1) Comme le menu peuple qui achetoit ſon ſoupé chez les chaircuitiers.

lui a autrefois rendu ſervice. Il fait enſuite peſer ces viandes, & il en entaſſe le plus qu'il peut; s'il en eſt empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance; ſi elle peut tout contenir, il eſt ſatisfait, ſinon il ramaſſe ſur la table des morceaux de rebut, comme pour ſe dédommager, ſourit & s'en va. Une autre fois ſur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le ſecret d'avoir ſa place franche du ſpectacle, & d'y envoyer le lendemain ſes enfans, & leur précepteur. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, & demande hardiment au

premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusqu'à l'orge & à la paille, encore faut-il que celui qui les lui prête, fasse les frais de les faire porter jusque chez lui. Cet effronté en un mot, entre sans payer dans un bain public, & là, en présence du baigneur qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau (1), se la répand sur tout le corps : *Me voilà lavé*, ajoute-t-il, *autant que j'en ai besoin, & sans*

(1) Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.

avoir obligation à personne, remet sa robe, & disparoît.

CHAPITRE X.

De l'Épargne sordide.

CETTE espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait; que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nom-

bre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce ſont eux encore dont la portion des prémices (1) des viandes que l'on envoie ſur l'autel de Diane, eſt toujours la plus petite. Ils apprécient les choſes au-deſſous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veuille ſe prévaloir, ils lui ſoutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laiſſé tomber un pot de terre, ou caſſé par malheur quelque vaſe d'argile, ils lui déduiſent cette perte ſur ſa

(1) Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

nourriture ; mais ſi leurs femmes ont perdu ſeulement un denier, il faut alors renverſer toute une maiſon, déranger les lits, tranſporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachés. Lorſqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique choſe en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'eſt permis à perſonne de cueillir une figue dans leur jardin, de paſſer au travers de leur champ, de ramaſſer une petite branche de palmier, ou quelques olives qui ſeront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours ſe promener ſur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent ſi l'on n'y a rien changé, & ſi elles ſont toujours les mêmes.

Ils tirent intérêt de l'intérêt, & ce n'eft qu'à cette condition qu'ils donnent du tems à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne font que des perfonnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire fervir un fimple hachis, & on les a vus aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir fans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude, difent-ils, à leurs femmes, de prêter votre fel, votre farine, ni même du (1) cumin, de la (2) marjolaine,

(1) Une forte d'herbe.

(2) Elle empêche les viandes de fe corrompre, ainfi que le thym & le laurier.

des gâteaux consacrés (1) pour l'autel, du coton, de la laine; car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avares, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits; les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la tête rasée jus-

(1) Faits de farine & de miel, & qui servoient aux sacrifices.

qn'au cuir, ſe déchauſſent vers le (1) milieu du jour pour épargner leurs ſouliers, vont trouver les foulons, pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, diſent-ils, que leur étoffe ſe tache moins (2).

---

(1) Parce que dans cette partie du jour le froid en toute ſaiſon étoit ſupportable.

(2) C'étoit auſſi parce que cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & groſſières, étoit celui qui coûtoit le moins.

CHAPITRE XI.

De l'Impudent, ou *de celui qui ne rougit de rien.*

L'IMPUDENT eſt facile à définir, il ſuffit de dire que c'eſt une profeſſion ouverte d'une plaiſanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienſéance. Celui-là, par exemple eſt impudent, qui voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque beſoin pour avoir occaſion de ſe montrer à elle d'une manière déshonnête; qui ſe plaît à battre des mains au théâtre lorſque tout le monde ſe tait, ou y ſiffler les ac-

teurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir; qui, couché sur le dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms ceux qui passent, sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place, & qui ont leurs affaires; & s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille & le félicite sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il

Il va lui-même choiſir de la viande, & louer pour un ſouper des femmes qui jouent de la flûte; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur, & là (1) annoncer qu'il va faire un grand repas, & s'enivrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ſes amis comme pour les autres ſans diſtinction. Il ne permet pas à ſes enfans d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux ſoient commencés, & lorſque l'on paye

(1) Il y avoit des gens fainéans & déſoccupés qui s'aſſembloient dans leurs boutiques.

pour être placé ; mais ſeulement ſur la fin du ſpectacle, & quand (1) l'architecte néglige les places & les donne pour rien. Etant envoyé avec quelques autres citoyens en ambaſſade, il laiſſe chez ſoi la ſomme que le public lui a donnée pour faire les frais de ſon voyage, & emprunte de l'argent de ſes collègues ; ſa coutume alors eſt de charger ſon valet de fardeaux, au-delà de ce qu'il en peut porter, & de lui retrancher cependant ſon ordinaire ; & comme il arrive ſouvent que l'on fait dans les villes

(1) L'architecte qui avoit bâti l'amphithéâtre, & à qui la république donnoit le louage des places en payement.

des préſens aux ambaſſadeurs, il demande ſa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune eſclave qui le ſert dans le bain, une mauvaiſe huile, & qu'on ne peut ſupporter; il ſe ſert enſuite de l'huile d'un autre, & épargne la ſienne. Il envie à ſes propres valets qui le ſuivent, la plus petite pièce de monnoie qu'ils auront ramaſſée dans les rues; & il ne manque point d'en retenir ſa part avec ce mot (1) *Mercure eſt commun*. Il fait pis, il diſtribue à ſes domeſtiques leurs proviſions dans une certaine meſure, dont le fond

(1) Proverbe grec qui revient à notre *Je retiens part.*

creux par-dessous s'enfonce en dedans, & s'élève comme en pyramide; & quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut (1).... De même, s'il paye à quelqu'un trente mines (2) qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes (3) dont il profite; mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une (4) tribu, il fait recueillir

(1) Quelque chose manque ici dans le texte.

(2) *Mine* se doit prendre ici pour une pièce de monnoie.

(3) *Dragmes*, petites pièces de monnoie dont il falloit cent à Athènes pour faire une mine.

(4) Athènes étoit partagée en plusieurs

par ceux de ſes domeſtiques qui ont ſoin de la table, le reſte des viandes qui ont été ſervies, pour lui en rendre compte ; il ſeroit fâché de leur laiſſer une rave à demi mangée.

CHAPITRE XII.

Du Contretems.

CETTE ignorance du tems & de l'occaſion, eſt une manière d'aborder les gens, ou d'agir avec eux, toujours incommode & embarraſſante. Un importun eſt celui qui choiſit le moment que ſon ami eſt

---

tribus. Voyez le chap. XXVIII. *De la Médiſance.*

accablé de ses propres affaires pour lui parler des siennes ; qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre ; qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui ; qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger ; qui prend le tems des nôces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes ; qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, & qui n'aspirent qu'à se reposer ; fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est

vendue, de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dès ses commencemens, & en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues, & qui le savent mieux que lui; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin (1) après avoir sacrifié, il va

(1) Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoyoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contretems de demander sa part prématurément, & lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité.

lui demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave : *J'ai perdu*, dit-il, *un des miens dans une pareille occasion ; je le fis fouetter, il se désespéra, & s'alla pendre.* Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort, que d'aller prendre au milieu du repas pour danser (1) un homme qui est de sang-froid, & qui n'a bu que modérément.

(1) Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, & lorsque les tables étoient enlevées.

CHAPITRE XIII.

De l'air empreſſé.

IL ſemble que le trop grand empreſſement eſt une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ſes paroles & par toute ſa conduite. Les manières d'un homme empreſſé ſont de prendre ſur ſoi l'événement d'une affaire qui eſt au-deſſus de ſes forces, & dont il ne ſauroit ſortir avec honneur; & dans une choſe que toute une aſſemblée juge raiſonnable, & où il ne ſe trouve pas la moindre difficulté, d'inſiſter long-tems ſur une légère circonſtance pour être enſuite de l'avis des autres; de faire

beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire ; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issue ; venir vers son général, & lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, & s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain. Une autre fois s'approcher de son père ; ma mère, lui dit il mystérieusement, vient de se coucher, & ne commence qu'à s'endormir ; s'il entre enfin

dans la chambre d'un malade à qui ſon médecin a défendu le vin, dire qu'on peut eſſayer s'il ne lui fera point de mal, & le ſoutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme ſoit morte dans la ville, il s'ingère de faire ſon épitaphe, il y fait graver ſon nom, celui de ſon mari, de ſon père, de ſa mère, ſon pays, ſon origine, avec cet éloge : *Ils avoient tous de la* (1) *vertu.* S'il eſt quelquefois obligé de jurer devant des juges qui exigent ſon ſerment : *Ce n'eſt pas*, dit-il, en perçant la foule pour paroître à l'audience, *la première fois que cela m'eſt arrivé.*

(1) Formule d'épitaphe.

CHAPITRE XIV.

De la Stupidité.

LA ſtupidité eſt en nous une peſanteur d'eſprit qui accompagne nos actions & nos diſcours. Un homme ſtupide ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine ſomme, demande à ceux qui le regardent faire, à quoi elle ſe monte. S'il eſt obligé de paroître dans un jour preſcrit devant ſes juges, pour ſe défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement, & part pour la campagne. Il s'endort à un ſpectacle, & il ne ſe réveille que long-tems après qu'il eſt fini, & que le

le peuple s'eſt retiré. Après s'être rempli de viandes le ſoir, il ſe lève la nuit pour une indigeſtion, va dans la rue ſe ſoulager, où il eſt mordu d'un chien du voiſinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, & qu'il a mis lui-même dans quelqu'endroit, où ſouvent il ne peut le retrouver. Lorſqu'on l'avertit de la mort de l'un de ſes amis, afin qu'il aſſiſte à ſes funérailles, il s'attriſte, il pleure, il ſe déſeſpère; & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoute-t-il, ou une pareille ſottiſe. Cette précaution qu'ont les perſonnes ſages de ne pas donner ſans témoin (1) de

(1) Les témoins étoient fort en uſage chez

l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles, les fait cuire; & oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le tems d'une pluie incommode, & dont tout le

les Grecs, dans les paiemens & dans tous les actes.

monde ſe plaint, il lui échappera de dire que l'eau du ciel eſt une choſe délicieuſe; & ſi on lui demande par haſard combien il a vu emporter de morts (1) par la porte ſacrée: *Autant*, répond-il, penſant peut-être à de l'argent ou à des grains, *que je voudrois que vous & moi en puiſſions avoir.*

---

(1) Pour être enterrés hors de la ville, ſuivant la loi de Solon.

CHAPITRE XV.

De la Brutalité.

LA brutalité eſt une certaine dureté, & j'oſe dire une férocité, qui ſe rencontre dans nos manières d'agir, & qui paſſe même juſqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal qu'eſt devenu un tel ? Il vous répond durement, ne me rompez point la tête ; ſi vous le ſaluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le ſalut ; ſi quelquefois il met en vente une choſe qui lui appartienne, il eſt inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas ; mais il dit fièrement à celui qui la marchande,

qu'y trouvez-vous à dire ? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande célébrité ; si leurs prières, dit-il, vont jusqu'aux dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, & que ce n'est pas un présent du ciel. Il est inexorable à celui qui sans dessein l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pié, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelqu'argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point ; il va le trouver ensuite, & le lui donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte

perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne; & si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité; il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter (1) dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guère dans les temples importuner les dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.

---

(1) Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs poëtes, & dansoient

CHAPITRE XVI.

De la Superstition.

La superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un homme superstitieux après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau (1) lustrale, sort du temple, & se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette,

ensemble après le repas. Voyez le chap. XII *Du Contretems.*

(1) Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'on brûloit la victime; elle étoit dans une chaudière à la porte

il s'arrête tout court, & il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait paſſé avant lui par le même endroit que cet animal a traverſé, ou qu'il n'ait jetté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais préſage. En quelqu'endroit de ſa maiſon qu'il ait apperçu un ſerpent, il ne diffère pas d'y élever un autel; & dès qu'il remarque dans les carrefours, de ces pierres, que la dévotion du peuple y a conſacrées, il s'en approche, verſe deſſus toute l'huile de ſa phiole, plie les genoux de-

du temple; l'on s'en lavoit ſoi-même, ou l'on s'en faiſoit laver par les prêtres.

vant elles, & les adore. Si un rat lui a rongé un ſac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce; mais bien loin d'être ſatisfait de ſa réponſe, effrayé d'une aventure ſi extraordinaire, il n'oſe plus ſe ſervir de ſon ſac, & s'en défait. Son foible encore eſt de purifier ſans fin la maiſon qu'il habite, d'éviter de s'aſſeoir ſur un tombeau, comme d'aſſiſter à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui eſt en couche; & lorſqu'il lui arrive d'avoir pendant ſon ſommeil quelque viſion, il va trouver les interprêtes des ſonges, les devins & les augures, pour ſavoir d'eux à quel dieu

ou à quelle déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les prêtres d'Orphée pour se faire initier (1) dans ses mystères ; il y mène sa femme, ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places ; quelquefois il a recours à des prêtresses qui le purifient d'une autre manière, en liant & étendant autour de son corps un petit chien, ou de la (2) squille.

(1) Instruire de ses mystères.

(2) Espèce d'oignon marin.

Enfin s'il voit un homme frappé d'épilepſie, ſaiſi d'horreur il crache dans ſon propre ſein, comme pour rejetter le malheur de cette rencontre.

CHAPITRE XVII.

De l'Eſprit chagrin.

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'eſt jamais content de perſonne, & que l'on fait aux autres mille plaintes ſans fondement. Si quelqu'un fait un feſtin, & qu'il ſe ſouvienne d'envoyer (1) un plat à un

(1) Ç'a été la coutume des Juifs & d'autres peuples orientaux, des Grecs & des Romains.

homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remercîment que le reproche d'avoir été oublié. *Je n'étois pas digne*, dit cet esprit querelleur, *de boire de son vin, ni de manger à sa table.* Tout lui est suspect, jusqu'aux caresses que lui fait sa maîtresse : je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande sécheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'il n'a pas commencé plutôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline : il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur, pour moi je

n'ai jamais eu celui de trouver un tréſor. Une autre fois ayant envie d'un eſclave, il prie inſtamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; & dès que celui-ci, vaincu par ſes importunités le lui a vendu, il ſe repent de l'avoir acheté: *Ne ſuis-je pas trompé*, demande-t-il, *& exigeroit-on ſi peu d'une choſe qui ſeroit ſans défauts?* A ceux qui lui font les complimens ordinaires ſur la naiſſance d'un fils, & ſur l'augmentation de ſa famille; ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, ſur ce que mon bien eſt diminué de la moitié. Un homme chagrin après avoir eu de ſes juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix

ſur ſon adverſaire, ſe plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de ſa cauſe; ou lorſque ſes amis ont fait enſemble une certaine ſomme pour le ſecourir dans un beſoin preſſant, ſi quelqu'un l'en félicite, & le convie à mieux eſpérer de la fortune: Comment, lui répond-il, puis-je être ſenſible à la moindre joie, quand je penſe que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoiſſance de leur bienfait?

CHAPITRE XVIII.

De la Défiance.

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde eſt capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ſes domeſtiques pour y acheter des proviſions, il le fait ſuivre par un autre qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent ſur ſoi dans un voyage, il le calcule à chaque ſtade (1) qu'il fait, pour voir s'il a ſon compte. Une autre fois étant

(1) Six cens pas.

couché avec ſa femme, il lui demande ſi elle a remarqué que ſon coffre-fort fût bien fermé, ſi ſa caſſette eſt toujours ſcellée, & ſi on a eu ſoin de bien fermer la porte du veſtibule; & bien qu'elle aſſure que tout eſt en bon état, l'inquiétude le prend, il ſe lève du lit, va en chemiſe & les piés nuds avec la lampe qui brûle dans ſa chambre, viſiter lui-même tous les endroits de ſa maiſon, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ſes arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ſes débiteurs de lui dénier ſa dette. Ce n'eſt point chez le fou-

lon qui paſſe pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre ſa robe, mais chez celui qui conſent de ne point la recevoir ſans donner caution. Si quelqu'un ſe haſarde de lui emprunter quelques vaſes (1), il les lui refuſe ſouvent, ou s'il les accorde, il ne les laiſſe pas enlever qu'ils ne ſoient peſés; il fait ſuivre celui qui les emporte, & envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie. A-t-il un eſclave qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que s'il le perdoit de vue, il ne lui échappât & ne prît la fuite. A un

(1) D'or ou d'argent.

homme qui emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit, estimez cela, & mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent.

CHAPITRE XIX.

D'un vilain homme.

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême mal-propreté, & une négligence pour sa personne qui donne dans l'excès, & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs & mal-propres,

ne pas laiſſer de ſe mêler parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'eſt une maladie de famille, & que ſon père & ſon ayeul y étoient ſujets. Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux & d'autres ſaletés qu'il néglige de faire guérir ; ou s'il penſe à y remédier, c'eſt lorſque le mal aigri par le tems, eſt devenu incurable. Il eſt hériſſé de poil ſous les aiſſelles & par tout le corps, comme une bête fauve ; il a les dents noires, rongées, & telles que ſon abord ne ſe peut ſouffrir. Ce n'eſt pas tout, il crache ou il ſe mouche en mangeant, il parle la bouche pleine, fait en buvant des choſes contre

la bienſéance. Il ne ſe ſert jamais au bain que d'une huile qui ſent mauvais, & ne paroît guère dans une aſſemblée publique qu'avec une vieille robe & toute tachée. S'il eſt obligé d'accompagner ſa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choſes de mauvais augure (1). Une autre fois dans le temple, & en faiſant des libations (2), il lui échappera des mains une coupe ou

(1) Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées, même par haſard, par ceux qui venoient conſulter les devins & les augures, prier ou ſacrifier dans les temples.

(2) Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les ſacrifices.

quelqu'autre vase, & il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne fait point écouter un concert ou d'excellens joueurs de flûtes, il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent; il s'ennuie de la symphonie, & demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si étant assis à table il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour lui donner à boire.

CHAPITRE XX.

D'un homme incommode.

CE qu'on appelle un fâcheux, eſt celui qui ſans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laiſſe pas de l'embarraſſer beaucoup ; qui entrant dans la chambre de ſon ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains diſcours ; qui ſe trouvant ſur le bord de la mer, ſur le point qu'un homme eſt prêt de partir & de monter dans ſon vaiſſeau, l'arrête ſans nul beſoin, l'engage inſenſiblement à ſe promener avec lui ſur le rivage ; qui arrachant un petit enfant du ſein de ſa nourrice

pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, & lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le tems du repas, & que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours il est allé par haut & par bas, & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ses déjections; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui; qui ne sachant que dire, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bons légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de

faire connoître à ses hôtes un parasite (1) qu'il a chez lui, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, & à réjouir la compagnie.

CHAPITRE XXI.

De la sotte vanité.

LA sotte vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte tou-

(1) Mot grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.

jours

jours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié. Il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître ; & dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes (1), lui coupe les cheveux, & les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solemnel qu'il a accompli. Il aime à se faire suivre par un more. S'il fait un paiement,

(1) Le peuple d'Athènes, où les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, & de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelqu'autre divinité qui avoit un temple dans la ville.

il affecte que ce ſoit dans une monnoie toute neuve, & qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelqu'autel, il ſe fait réſerver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans & de fleurs, & l'attache à l'endroit de ſa maiſon le plus expoſé à la vue de ceux qui paſſent, afin que perſonne du peuple n'ignore qu'il a ſacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez ſoi par un valet tout ſon équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il eſt habillé, & qu'il traîne le reſte du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'en-

terre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malthe* (1). Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le tems de sa magistrature ; & sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple : *Nous pouvons*, dit-il, *vous assu-*

(1) Cette isle portoit de petits chiens fort estimés.

rer, ô Athéniens, que pendant le tems de notre gouvernement nous avons ſacrifié à Cybèle, & que nous lui avons rendu les honneurs tels que le mérite de nous la mère des dieux ; eſpérez donc toutes choſes heureuſes de cette Déeſſe. Après avoir parlé ainſi, il ſe retire dans ſa maiſon, où il fait un long récit à ſa femme de la manière dont tout lui a réuſſi au-delà même de ſes ſouhaits.

CHAPITRE XXII.

De l'Avarice.

CE vice eſt dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépenſe. Si un tel homme a remporté le prix de la (1) tragédie, il conſacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, & il fait graver ſon nom ſur un préſent ſi magnifique. Quelquefois dans les tems difficiles, le peuple eſt obligé de s'aſſembler pour régler une contribution capable de ſubvenir aux beſoins de

(1) Qu'il a faite ou récitée.

la république ; alors il se lève & garde le silence (1), ou le plus souvent il fend la presse & se retire. Lorsqu'il marie sa fille, & qu'il sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties (2) seules qui doivent être brûlées sur l'autel, il réserve les autres pour les vendre ; & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargés du soin des nôces, il loue des gens pour tout le tems de la fête, qui se

(1) Ceux qui vouloient donner, se levoient & offroient une somme ; ceux qui ne vouloient rien donner, se levoient & se taisoient.

(2) C'étoit les cuisses & les intestins.

nourriſſent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine ſomme. S'il eſt capitaine de galère, voulant ménager ſon lit, il ſe contente de coucher indifféremment avec les autres ſur de la natte qu'il emprunte de ſon pilote. Vous verrez une autre fois cet homme ſordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes ſortes d'herbes, & les porter hardiment dans ſon ſein, & ſous ſa robe; s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une ſeconde pour ſortir, il eſt obligé de garder la chambre. Il fait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander comme aux autres quel-

ques ſecours (1) ; il ſe détourne de lui, il reprend le chemin de ſa maiſon. Il ne donne point de ſervantes à ſa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle ſort. Enfin, ne penſez pas que ce ſoit un autre que lui qui balaye le matin ſa chambre, qui faſſe ſon lit, & le nettoye. Il faut ajouter qu'il porte un manteau uſé, ſale & tout couvert de taches, qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il eſt obligé d'aller tenir ſa place dans quelqu'aſſemblée.

(1) Par forme de contribution. Voyez le I chap. *de la Diſſimulation*, & le XVII *de l'Eſprit chagrin.*

CHAPITRE XXIII.

De l'Oſtentation.

JE n'eſtime pas que l'on puiſſe donner une idée plus juſte de l'oſtentation, qu'en diſant que c'eſt dans l'homme une paſſion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée (1), où les marchands étalent, & où ſe trouve un plus grand nombre d'étrangers ; il entre en matière avec eux ; il leur dit qu'il a beaucoup d'argent ſur la mer, il diſcourt avec eux des avantages de

(1) Port à Athènes fort célèbre.

ce commerce, des gains immenſes qu'il y a à eſpérer pour ceux qui y entrent, & de ceux, ſur-tout, que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve ſur ſon chemin, lui fait compagnie, & lui dit bientôt qu'il a ſervi ſous Alexandre, quels beaux vaſes & tous enrichis de pierreries il a rapportés de l'Aſie, quels excellens ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur ſont inférieurs (1). Il ſe vante dans une autre occaſion d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater (2), qui apprend que lui troi-

(1) C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce.

(2) L'un des capitaines d'Alexandre le

sième est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que bien que les magistrats lui ayent permis tels transports (1) de bois qu'il lui plairoit sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilège. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusqu'à la somme de cinq

---

Grand, & dont la famille régna quelque tems dans la Macédoine.

(1) Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprès, & tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le pays Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut.

talens (1); & s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; & quoiqu'il monte à plus de six cents personnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix talens y sont

(1) *Un talent attique* dont il s'agit, valoit soixante mines attiques; *une mine*, cent dragmes; *une dragme*, six oboles. Le talent attique valoit environ six cens écus de notre monnoie.

employés,

employés, sans compter, poursuit-il, les galères que j'ai armées à mes dépens, & les charges publiques que j'ai exercées à mes frais & sans récompense. Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres, entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe, & qui vaut jusqu'à deux talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter (1) de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il

(1) Coutume des anciens.

habite une maiſon dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore, que c'eſt une maiſon de famille, & qu'il a héritée de ſon père; mais qu'il veut s'en défaire ſeulement parce qu'elle eſt trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire (1) chez lui.

(1) Par droit d'hoſpitalité.

CHAPITRE XXIV.

De l'Orgueil.

IL faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier & superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelqu'affaire ; mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque tems, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde le souvenir, il le reprochera en pleine rue à la vue de tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelqu'endroit qu'il vous ren-

contre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier; de même au lieu d'expédier ſur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l'heure de ſon lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baiſſée, ſans daigner parler à perſonne de ceux qui vont & viennent. S'il ſe familiariſe quelquefois jusqu'à inviter ſes amis à un repas, il prétexte des raiſons pour ne pas ſe mettre à table & manger avec eux, & il charge ſes principaux domeſtiques du ſoin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre viſite à perſonne, ſans prendre la précaution d'envoyer quel-

qu'un des ſiens pour avertir (1) qu'il va venir. On ne le voit point chez lui lorſqu'il mange ou qu'il ſe (2) parfume. Il ne ſe donne pas la peine de régler lui-même des parties ; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, & les paſſer à compte. Il ne fait point écrire dans une lettre : *Je vous prie de me faire ce plaiſir ou de me rendre ce ſervice :* Mais, *j'entends que cela ſoit ainſi : J'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle choſe : Je ne veux pas que l'affaire ſe paſſe autrement : Faites ce que je vous dis prompte-*

(1) Voyez le chap. II. *De la flatterie.*

(2) Avec des huiles de ſenteur.

ment, *& sans différer.* Voilà son ſtyle.

CHAPITRE XXV.

De la peur, ou *du défaut de courage.*

CETTE crainte eſt un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cède en vue du péril vrai ou imaginaire, & l'homme timide eſt celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être ſur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'eſt le débris de quelques vaiſſeaux qui ont fait naufrage ſur cette côte ; auſſi tremt-il au moindre flot qui s'éleve, &

il s'informe avec ſoin ſi tous ceux qui navigent avec lui ſont (1) initiés. S'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou ſemble ſe détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de ſa route, s'il tient toujours la haute mer, & ſi les (2) dieux ſont propices; après cela il ſe remet à ra-

(1) Les anciens navigeoient rarement avec ceux qui paſſoient pour impies, & ils ſe faiſoient initier avant de partir, c'eſt-à dire, inſtruire des myſtères de quelque divinité, pour ſe la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le chap. XVI. *De la Superſtition.*

(2) Ils conſultoient les dieux par les ſacrifices ou par les augures, c'eſt à dire, par

conter une vision qu'il a eue pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite ses frayeurs venant à croître, il se déshabille & ôte jusqu'à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nage; & après cette précaution, il ne laisse pas de prier les nautoniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il

---

le vol, le chant & le manger des oiseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

eſt ſans fondement, & que les coureurs n'ont pu diſcerner ſi ce qu'ils ont découvert à la campagne eſt ami ou ennemi; mais ſi l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes ayent paru tomber à ſes piés, alors feignant que la précipitation & le tumulte lui ont fait oublier ſes armes, il court les querir dans ſa tente, où il cache ſon épée ſous le chevet de ſon lit, & emploie beaucoup de tems à la chercher, pendant que d'un autre côté ſon valet va par ſes ordres ſavoir des nouvelles des ennemis, obſerve quelle route ils ont priſe, & où en ſont

les affaires ; & dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout ſanglant d'une bleſſure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le conſole & l'encourage, étanche le ſang qui coule de ſa plaie ; chaſſe les mouches qui l'importunent, ne lui refuſe aucun ſecours, & ſe mêle de tout, excepté de combattre. Si pendant le tems qu'il eſt dans la chambre du malade qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui ſonne la charge. Ah ! dit-il avec imprécation, puiſſes-tu être pendu, maudit ſonneur, qui cornes inceſſamment, & fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir ! Il arrive même que tout plein d'un ſang qui n'eſt pas le ſien,

mais qui a rejailli ſur lui de la plaie du bleſſé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand riſque de ſa vie pour ſauver celle de ſon ami; il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ſes parens, ou parce qu'ils ſont d'un même pays; & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis, & l'a apporté dans ſa tente.

CHAPITRE XXVI.

Des grands d'une république.

LA plus grande paſſion de ceux qui ont les premières places dans un état populaire, n'eſt pas le déſir du gain ou de l'accroiſſement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, & de ſe fonder, s'il ſe pouvoit, une ſouveraine puiſſance ſur celle du peuple. S'il s'eſt aſſemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commiſſion d'aider de ſes ſoins le premier magiſtrat dans la conduite d'une fête ou d'un ſpectacle, cet homme ambitieux, & tel que je viens de le définir, ſe lève,

demande cet emploi, & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs; & de tous les vers d'Homère, il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux, quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel : Retirons-nous de cette multitude qui nous environne, tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis, essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne de condition privée, de qui il croye avoir reçu quelqu'injure : *Cela*, dit-il, *ne se peut souf-*

frir ; & il faut que lui ou moi abandonnions la ville. Vous le voyez ſe promener dans la place ſur le milieu du jour avec des ongles propres, la barbe & les cheveux en bon ordre, repouſſer fièrement ceux qui ſe trouvent ſur ſes pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la ville eſt un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni ſupporter plus long-tems les longueurs, les crieries & les menſonges des avocats, qu'il commence à avoir honte de ſe trouver aſſis dans une aſſemblée publique ou ſur les tribunaux auprès d'un homme mal habillé, ſale, & qui

dégoûte ; & qu'il n'y a pas un ſeul de ces orateurs dévoués au peuple qui ne lui ſoit inſupportable. Il ajoute que c'eſt (1) Théſée qu'on peut appeller le premier auteur de tous ces maux, & il fait de pareils diſcours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il ſympathiſe de mœurs & de ſentimens.

---

(1) Théſée avoit jetté les fondemens de la république d'Athènes en établiſſant l'égalité entre les citoyens.

CHAPITRE XXVII.

D'une tardive inſtruction.

IL s'agit de décrire quelques inconvéniens où tombent ceux qui ayant mépriſé dans leur jeuneſſe les ſciences & les exercices, veulent réparer cette négligence dans un âge avancé, par un travail ſouvent inutile. Ainſi un vieillard de ſoixante ans s'aviſe d'apprendre des vers par cœur, & de les réciter (1) à table dans un feſtin, où la mémoire venant à lui manquer, il a la confuſion de demeurer court. Une autre fois il ap-

(1) Voyez le chap. XV. *De la Brutalité.*

prend de ſon propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniement des armes, & quel eſt l'uſage à la guerre de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le preſſe de l'éperon, veut le manier, & lui faiſant faire des voltes ou des caracolles, il tombe lourdement, & ſe caſſe la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme (1) de bois, tantôt tirer de l'arc, & diſputer avec ſon valet

(1) Une grande ſtatue de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches, vouloir d'abord apprendre de lui, ſe mettre enſuite à l'inſtruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin ſe voyant tout nud au ſortir d'un bain, il imite les poſtures d'un lutteur; & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaiſe grace, & s'agite d'une manière ridicule.

CHAPITRE XXVIII.

De la Medisance.

JE définis ainsi la médisance, une pente secrette de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles ; & pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs ; si on l'interroge sur quelqu'autre, & que l'on lui demande quel est cet homme ? Il fait d'abord sa généalogie ; son père, dit-il, s'appelloit Sosie (1), que l'on a connu dans le service & parmi les troupes sous le nom

(1) C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

de Sosistrate; ; il a été affranchi depuis ce tems, & reçu dans l'une des (1) tribus de la ville; pour sa mère, c'étoit une noble (2) thracienne, car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse; celui-ci né de si honnêtes gens est un scélérat, qui ne mérite que le gibet; & retournant à la mère de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les

(1) Le peuple d'Athènes étoit partagé en diverses tribus.

(2) Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Grèce pour être servantes, & quelque chose de pis.

grands chemins (1) les jeunes gens au paſſage, & qui, pour ainſi dire, les enlèvent & les raviſſent. Dans une compagnie où il ſe trouve quelqu'un qui parle mal d'une perſonne abſente, il relève la converſation; je ſuis, lui dit-il, de votre ſentiment, cet homme m'eſt odieux, & je ne le puis ſouffrir; qu'il eſt inſupportable par ſa phyſionomie! Y a-t-il un plus grand fripon & des manières plus extravagantes? Savez-vous combien il donne à ſa femme pour la dépenſe de chaque repas? Trois oboles (2), &

(1) Elles tenoient hôtellerie ſur les chemins publics où elles ſe mêloient d'infames commerces.

(2) Il y avoit au-deſſous de cette mon-

rien davantage ; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver, & au mois de Décembre, il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève & se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes ; nul de ses plus familiers n'est épargné ; les morts (1) mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

---

noie d'autres encore de moindre prix.

(1) Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts, par une loi de Solon, leur législateur.

Fin des Caractères de Théophraste.

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORALE

DE CICÉRON.

LE nom de Cicéron eſt dans toutes les bouches, & de quelque manière qu'on ſe repréſente cet illuſtre Romain, ſoit comme homme d'état, ſoit comme orateur, ſoit comme philoſophe, on le voit par-tout digne de ſa gloire. Si nous avions à faire ſon éloge, nous ne craindrions pas de l'offrir à l'admiration publique ſous ces trois points de vue, bien ſûrs d'attacher tous nos lecteurs par un grand intérêt. Mais nous n'avons à écrire qu'une ſimple notice, un précis rapide des actions & des

penſées d'un grand homme, dont les maximes tirées de ſes nombreux écrits doivent enrichir cette Bibliothèque, immédiatement après les Caractères de Théophraſte. Il nous ſuffira donc de faire pour ſa perſonne ce que nous avons fait pour ſes écrits moraux, c'eſt-à-dire, qu'on n'eſt en droit de nous demander qu'un extrait de ſon hiſtoire. Le voici.

Marcus Tullius Cicéron naquit à Arpino en Toſcane, ſous le conſulat de Cepion, l'an de Rome 648, le 106[e] avant J. C., d'une famille ancienne, mais peu illuſtre, de Chevaliers romains. Il reçut de la nature une figure agréable, un eſprit vif, un cœur ſenſible & une

riche imagination ; avantages brillans que l'éducation accrut encore. Tout ce qui peut développer & agrandir le génie d'un homme, concourut au perfectionnement du ſien. Il étudia, ſous les maîtres les plus habiles dans Athènes & dans Rome, l'éloquence & la philoſophie. Se vouant enſuite à la défenſe des accuſés, il obtint & mérita les ſuccès les plus flatteurs ; & comme l'art de parler fut toujours dans les républiques un moyen puiſſant pour arriver aux premières places de l'état, Cicéron qui avoit ravi à la Grèce la gloire de l'éloquence, pour la tranſporter chez les Romains, obtint de ceux-ci, à l'âge de trente-un ans, la Queſture & le

gouvernement de Sicile. A ſon retour, il fut & mérita d'être ſucceſſivement, Edile, Préteur & Conſul. Dans cette dernière magiſtrature, la gloire d'avoir ſauvé Rome des fureurs de Catilina, dont il découvrit & déconcerta la conjuration ténébreuſe, lui valut le nom de *père de la patrie*, qui lui fut décerné par acclamation.

Mais où eſt le grand homme que la perſécution ait épargné? Cicéron ne put l'éviter. Ses ennemis ameutés par Clodius le forcèrent de ſortir de cette même ville qu'il avoit ſauvée, & de ſe retirer à Theſſalonique, en Macédoine. Il eſt vrai que les vœux de l'Italie entière le rappellèrent bientôt, &

que ſon retour fut une eſpèce de triomphe. La joie qu'il en conçut, toute grande qu'elle étoit, ne fut point capable cependant d'effacer entièrement de ſon ame la triſte impreſſion de ſa diſgrace. Sa philoſophie fut moins puiſſante que ſa ſenſibilité, peut-être même que ſon orgueil, qu'il faut lui pardonner toutefois, puiſqu'il étoit légitime.

Quoique le nom de Cicéron ne réveille jamais l'idée de la valeur guerrière, il faut avouer qu'il ſe montra digne de commander aux légions romaines, lorſqu'après ſon conſulat, nommé gouverneur de Cilicie, il s'oppoſa aux Parthes, les défit, & leur enleva Pindeniſſe,

l'une de leurs plus fortes places, en forte qu'il auroit obtenu les honneurs du triomphe, fans les troubles qui agitoient déjà la république. Pompée & Céfar fe la difputoient. Céfar l'affervit enfin, & Cicéron, qui jufques-là avoit flotté entre ces deux rivaux, fans avoir le courage de fe décider pour aucun, fe rangea du parti du vainqueur. Il le flatta même, & ce qui peut-être eft plus étonnant encore, après la mort de Céfar, il fe déclara pour Octave contre Antoine, qui étoit bien moins dangereux pour la liberté publique. Mais quel fut pour lui le fruit de cette conduite ? Antoine, Octave & Lépide fe réunirent. Cette fan-

glante aſſociation, celèbre dans l'hiſtoire ſous le nom de triumvirat, proſcrivit les jours du père de la patrie. Octave abandonna les jours de Cicéron à la haine d'Antoine. Le tribun Popilius Lena, à la tête de pluſieurs aſſaſſins, atteignit l'orateur romain, qui d'abord s'étoit enfui, & qui enſuite retournant ſur ſes pas, touchoit à une de ſes maiſons de campagne. C'eſt-là qu'à l'aſpect de ſes meurtriers, Cicéron fit arrêter ſa litière, & s'offrit paiſiblement à leur poignard. Il avoit 63 ans lorſqu'il fut maſſacré. Sa tête, ſes piés & ſes mains furent portés à Antoine, & expoſés enſuite ſur la tribune aux harangues, qui avoit ſi ſouvent re-

tenti de sa voix éloquente. Les femmes françaises ne liront point sans horreur que Fulvia, épouse d'Antoine, aussi vindicative que son époux, perça en plusieurs endroits, avec un poinçon d'or la langue de Cicéron.

Telle fut la déplorable fin du grand homme, dont nous donnons les pensées morales, recueillies & traduites de ses divers écrits philosophiques, par l'Abbé d'Olivet. Ils sont trop nombreux pour que nous ayons pensé à en reproduire l'ensemble dans cette Bibliothèque. Ce que nous en présentons à nos lecteurs suffira à leur curiosité & à la gloire de Cicéron. Ces pensées forment une espèce de code

moral, où se retrouvent en partie, l'élégance, le nombre & l'harmonie du style de Cicéron, ainsi que sa raison profonde & lumineuse. « S'il s'est trouvé quelque différence dans les jugemens qu'on a portés de sa personne, dit M. Middleton, auteur anglois d'une excellente vie de Cicéron, il n'y en a jamais eu dans l'opinion qu'on s'est formée de ses ouvrages. Le monde payen ne nous a rien laissé qui développe si parfaitement, & qui recommande avec tant de force ces principes généreux, dont la nature humaine tire sa gloire & sa perfection, l'amour de la vertu, de la liberté, de la patrie, & de tout le genre humain.

Cette réflexion ne peut être mieux foutenue que par l'autorité d'Erafme. Il avoit contracté dans fa jeuneffe quelques préjugés contre Cicéron ; mais l'âge & l'expérience l'ayant fait revenir de cette erreur, il la retracta dans ce paffage d'une de fes lettres.

« Quand j'étois jeune, dit-il, Sénèque me plaifoit beaucoup plus que Cicéron ; & jufqu'à l'âge de vingt ans, quoique je me fentiffe du goût pour tous les écrivains de l'antiquité, Cicéron m'en infpiroit fi peu, que j'aurois cru perdre mon tems à le lire. Je ne fais fi mon jugement s'eft formé avec les années ; mais il eft certain que depuis que je touche à la vieilleffe,

je prends plus de plaifir à cette lecture, que je n'ai jamais fait dans les premiers tems de ma vie. Ce n'eft pas feulement le tour divin de fon ftyle, c'eft fa morale & la fainteté de fon cœur qui m'enchante. En un mot, il a infpiré mon ame, & il m'a fait fentir qu'il m'a rendu meilleur ». Il eft impoffible que tous les lecteurs de bonne foi ne fentent pas de même; & fi Montagne, dans le fecond livre de fes Effais, chap. X, fe trouve oppofé à Erafme, en accufant les ouvrages de morale de Cicéron d'être fans vigueur, fans moëlle & fans fubftance, fongeons que cette oppofion de fentimens fur un grand philofophe, de la part de

deux grands philoſophes, eſt préciſément ce qui doit nous rendre plus attentifs à la lecture de Cicéron, afin de pouvoir prononcer nous-mêmes d'une manière plus libre & plus dégagée de tout préjugé.

PENSÉES
MORALES
DE CICÉRON.

Sur la Religion.

PEUT-ON regarder le ciel, & contempler tout ce qui s'y passe, sans voir avec toute l'évidence possible, qu'il est gouverné par une suprême, par une divine intelligence ?

Quiconque auroit quelque doute là-dessus, je crois qu'il pourroit aussi-tôt douter s'il y a un soleil. L'un est-il plus visible que l'autre ? Cette persuasion, sans l'évidence qui l'accompagne, n'auroit pas été si ferme & si durable ; elle n'au-

mère? Les monſtres (1) horribles qu'on ſe figuroit anciennement dans les enfers, font-ils encore peur à la vieille la plus imbécille du monde? Avec le tems les opinions des hommes s'évanouiſſent; mais les jugemens de la nature ſe fortifient. De-là il arrive parmi nous & parmi les autres peuples, que le culte divin & les pratiques de religion s'augmentent, & s'épurent de jour en jour.

---

corps d'une chèvre, & la queue d'un dragon. Bellérophon, monté ſur Pégaſe, défit la Chimère. On peut voir dans les auteurs qui traitent de l'origine des fables, les divers ſens qu'ils donnent à celle-ci.

(1) Cerbère, les Parques, les Euménides, ou les Furies, &c.

Ariſtote dit très-bien : « Suppo-
» ſons des hommes qui euſſent tou-
» jours habité ſous terre dans de
» belles & grandes maiſons, or-
» nées de ſtatues & de tableaux,
» fournies de tout ce qui abonde
» chez ceux que l'on croit heureux.
» Suppoſons, que ſans jamais être
» ſortis de-là, ils euſſent pourtant
» entendu parler des dieux ; & que
» tout d'un coup la terre venant
» à s'ouvrir, ils quittaſſent leur
» ſéjour ténébreux pour venir de-
» meurer avec nous. Que penſe-
» roient-ils, en découvrant la ter-
» re, les mers, le ciel ? En con-
» ſidérant l'étendue des nuées, la
» violence des vents ? En jettant
» les yeux ſur le ſoleil ? En ob-

» servant sa grandeur, sa beauté,
» l'effusion de sa lumière qui éclaire
» tout? Et quand la nuit auroit
» obscurci la terre; que diroient-
» ils, en contemplant le ciel tout
» parsemé d'astres différens? en re-
» marquant les variétés surprenan-
» tes de la lune, son croissant,
» son décours? en observant enfin
» le lever & le coucher de tous
» ces astres, & la régularité invio-
» lable de leurs mouvemens? Pour-
» roient-ils douter qu'il n'y eût en
» effet des dieux, & que ce ne fût
» là leur ouvrage »?

Ainsi parle Aristote. Figurons-nous pareillement d'épaisses ténèbres, semblables à celles dont le mont Etna, par l'irruption de ses

flammes, couvrit tellement ſes environs, que l'on fut deux jours, dit-on, ſans pouvoir ſe connoître; & que le troiſième jour, le ſoleil ayant reparu, on ſe croyoit reſſuſcité. Figurons-nous, dis-je, qu'au ſortir d'une éternelle nuit, il nous arrive de voir la lumière pour la première fois; quelle impreſſion feroit ſur nous la vue du ciel? Mais parce que nous le voyons journellement, nos eſprits n'en ſont plus frappés, & ne s'embarraſſent point de rechercher les principes de ce que nous avons toujours devant les yeux. Comme ſi c'étoit la nouveauté, plutôt que la grandeur même des choſes, qui dût exciter notre curioſité.

Eſt-ce donc être homme, que d'attribuer, non à une cauſe intelligente, mais au haſard, les mouvemens du ciel ſi certains, le cours des aſtres ſi régulier, toutes choſes ſi bien liées enſemble, ſi bien proportionnées, & conduites avec tant de raiſon, que notre raiſon s'y perd elle-même ? Quand nous voyons des machines qui ſe meuvent artificiellement, une ſphère, une horloge, & autres ſemblables ; nous ne doutons pas que l'eſprit n'ait eu part à ce travail. Douterons-nous que le monde ſoit dirigé, je ne dis pas ſimplement par une intelligence, mais par une excellente, par une divine intelligence, quand nous voyons le ciel

ſe mouvoir avec une prodigieuſe vîteſſe, & faire ſuccéder annuellement l'une à l'autre les diverſes ſaiſons qui vivifient, qui conſervent tout? Car enfin, il n'eſt plus beſoin ici de preuves recherchées; il n'y a qu'à examiner des yeux la beauté des choſes dont nous rapportons l'établiſſement à une providence divine.

Quand nous regardons la beauté & la ſplendeur du ciel; la célérité de ſon roulement, qui eſt ſi grande qu'on ne ſauroit la concevoir; la viciſſitude des jours & des nuits; le changement des quatre ſaiſons, qui ſervent à mûrir les fruits, & à rendre les corps plus ſains; le ſoleil, qui eſt le modérateur & le

chef de tous les mouvemens céleſtes ; la lune, dont le croiſſant & le décours ſemblent faits pour nous marquer (1) les faſtes ; les planètes, qui, avec des mouvemens inégaux, fourniſſent également la même carrière, ſur un même cercle diviſé en douze parties ; cette prodigieuſe quantité d'étoiles qui durant la nuit décorent le ciel de toutes parts.

Quand nous jetons enſuite les yeux ſur le globe de la terre, élevé au-deſſus de la mer, placé dans le centre du monde, & di-

---

(1) Par *les faſtes*, il faut entendre ici en général, les jours du mois. Car les jours ouvriers s'appelloient chez les Romains *faſti dies*, & les jours de fête, *nefaſti*.

visé en quatre parties, deux desquelles sont cultivées, la septentrionale que nous habitons, l'australe qui nous est inconnue, & le reste inculte, parce que le froid ou le chaud y domine avec excès.

Quand nous observons que dans la partie où nous sommes, on voit toujours au tems marqué,

Une clarté plus pure
Embellir la nature ;
Les arbres reverdir ;
Les fontaines (1) *bondir ;*
L'herbe tendre renaître ;
Le pampre reparoître ;
Les présens de Cérès emplir nos magasins ;
Et les tributs de Flore enrichir nos jardins.

---

(1) Cette figure, *des fontaines qui bondissent*, paroîtra trop hardie. Mais ces vers

Quand nous voyons que la terre eſt peuplée d'animaux, les uns pour nous nourrir, les autres pour nous vêtir; ceux-ci pour traîner nos fardeaux, ceux-là pour labourer nos champs; que l'homme y eſt comme pour contempler le ciel, & pour honorer les dieux; que toutes les campagnes, toutes les mers obéiſſent à ſes beſoins.

Pouvons-nous à la vue de ce ſpectacle, douter qu'il y ait un être, ou qui ait formé le monde, ſuppoſé que ſuivant l'opinion de Platon, il ait été formé; ou qui le conduiſe & le gouverne, ſup-

---

étant du célèbre *Rouſſeau*, nous n'avons pas cru devoir y toucher.

posé que, suivant le sentiment d'Aristote, il soit de toute éternité ?

Ici ne dois-je pas m'étonner qu'il y ait (1) un homme qui se persuade, que de certains corps solides & indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel ; & que, de leur concours fortuit, s'est fait un monde d'une si grande beauté ? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croiroit-il pas que si l'on jettoit à terre quantité de caractères d'or, ou de quelque matière que ce fût, qui représentassent (2) les vingt & une lettres,

(1) Epicure, chef d'une secte de philosophes assez connue.

(2) On veut que ce passage de Cicéron

ils pourroient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeroient lisiblement les annales d'Ennius ? Je doute si le hasard rencontreroit assez juste pour en faire un seul vers. Mais ces gens-là, comment assurent-ils que des corpuscules qui n'ont point de couleur, point (1) de qualité, point de sentiment, qui ne font que voltiger au gré du hasard, ont fait ce monde-ci; ou plutôt, en

---

ait servi à faire inventer l'art de l'imprimerie.

(1) La couleur, la chaleur, & autres qualités semblables, ne conviennent, selon Epicure, qu'à des composés. Les atomes n'ont de propriétés naturelles, que la grandeur, la pesanteur, & ce qui résulte essentiellement de la figure, comme d'être rude ou poli.

font à tout moment d'innombrables, qui en remplacent d'autres ? Quoi, si le concours des atomes peut faire un monde, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville ?

Une très-forte preuve de l'existence des dieux, c'est qu'il n'y a point de peuple assez barbare, point d'homme assez farouche, pour n'avoir pas l'esprit imbu de cette opinion. Plusieurs peuples, à la vérité, n'ont pas une idée juste des dieux ; ils se laissent tromper à des coutumes erronées ; mais enfin ils s'accordent tous à croire une puissance divine, un être suprême. Et ce n'est point une croyance

croyance qui ait été concertée ; les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir ; leurs loix n'y ont point de part. Or, dans quelque matière que ce soit, le consentement de toutes les nations doit se prendre pour loi de la nature.

Vous me demanderez ce que c'est que Dieu ? Je ferai avec vous, comme Simonide avec le tyran Hiéron, qui lui proposoit la même question. D'abord il demanda un jour pour y penser ; le lendemain, deux autres jours ; & comme chaque fois il doubloit le nombre des jours qu'il demandoit, Hiéron voulut en savoir la cause. *Parce que*, dit-il, *plus j'y fais réflexion, plus*

la chose me paroît obscure. Ce qui me fait juger que Simonide, qui n'étoit pas seulement un poëte délicat, mais qui d'ailleurs ne manquoit ni d'érudition, ni de bon sens, perdit à la fin toute espérance de trouver (1) la vérité; après que son esprit se fut promené d'opinions en opinions, les unes plus subtiles que les autres, sans pouvoir trouver la véritable.

On ne peut concevoir Dieu que sous l'idée d'un esprit pur, sans

(1) Les anciens philosophes n'ayant pas connu la création proprement dite, & ayant cru l'éternité de la matière, ils ne pouvoient tirer de ce faux principe, que de fausses conséquences.

mélange, dégagé de toute matière corruptible, qui connoît tout, qui meut tout, & qui a de lui-même un mouvement éternel.

Par l'esprit humain, tel qu'il est, nous devons juger qu'il y a quelqu'autre intelligence supérieure & divine. Car, *d'où viendroit à l'homme*, dit Socrate dans Xénophon, *l'entendement dont il est doué?* On voit que c'est à un peu de terre, d'eau, de feu, & d'air, que nous devons les parties solides de notre corps, la chaleur & l'humidité qui y sont répandues, le soufle même qui nous anime. Mais ce qui est bien au-dessus de tout cela, j'entens la raison, & pour dire en plusieurs termes, l'esprit, le ju-

gement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous pris ?

Qu'il y ait un être supérieur, qui subsistera toujours, & qui mérite le respect & l'admiration des hommes, c'est de quoi la beauté de l'univers & la régularité des astres nous force de convenir. On doit par conséquent nourrir & répandre une religion éclairée, mais en même tems extirper la superstition. Vous ne sauriez faire un pas que celle-ci ne vous poursuive, & ne se présente à vous. Un devin, un présage, un sacrifice, le vol de quelqu'oiseau, la rencontre (1) d'un Chaldéen, ou d'un Ha-

(1) Pour les Romains, un Chaldéen étoit

ruſpice, un éclair, le bruit du tonnerre, la foudre tombée du ciel, quelque production de la terre, ou quelqu'événement, qui paroît tenir du prodige, tout ſuffit au ſuperſtitieux pour s'alarmer; & néceſſairement il en trouvera des occaſions ſi fréquentes, que ſon eſprit ne ſera jamais tranquille.

On doit aux dieux un culte plein de reſpect. Culte très-bon, très-ſaint, qui exige beaucoup d'innocence & de piété, une inviolable pureté de cœur & de bouche; mais qui n'a rien de commun avec la ſuperſtition, dont nos pères, auſſi-

autrefois ce qu'eſt aujourd'hui pour nous un Bohémien, c'eſt-à-dire, un diſeur de bonne avanture.

bien que les philosophes, ont entièrement séparé la religion.

Que des hommes qui vivent en société, commencent donc par croire fermement qu'il y a des dieux maîtres de tout, & qui gouvernent tout; qui disposent de tous les événemens; qui ne cessent de faire du bien au genre humain; dont les regards démêlent ce que chacun est, ce que chacun fait, tout ce qu'on se permet à soi-même, dans quel esprit, avec quels sentimens on professe la religion; & qui mettent de la différence entre l'homme pieux & l'impie.

Peut-on nier que ces sentimens-là ne soient d'une grande utilité, lorsqu'on voit dans combien d'occa-

ſions le ſerment eſt le ſceau de nos paroles ; pour combien la religion entre dans la foi de nos alliances ; combien de crimes la crainte d'une punition divine a prévenus ; & combien eſt (1) ſainte une ſociété d'hommes perſuadés qu'ils ont au milieu d'eux, & pour juges & pour témoins, les dieux immortels ?

Il en eſt de la piété comme de

(1) On a permis quelquefois à des traducteurs, de ſe récrier ſur la fineſſe d'une penſée, ſur l'élégance d'une expreſſion. Pour nous, à plus juſte titre, nous admirons ici de quelle manière Cicéron nous expoſe le dogme important de la préſence d'un Dieu, ſcrutateur des cœurs.

toutes les autres vertus, elle ne consiste pas en de vains dehors. Sans elle, il n'y aura ni sainteté, ni religion; & dès-lors quel dérangement, quel trouble parmi nous? Je doute, si d'éteindre la piété envers les dieux, ce ne seroit pas anéantir la bonne foi, la société civile, & la principale des vertus, qui est la justice.

Parler contre les dieux, soit qu'on le fasse sérieusement, ou non, cela est pernicieux & impie.

SUR L'HOMME.

UN animal, dans lequel ſont prévoyance, ſagacité, talens divers, pénétration, mémoire, raiſonnement, jugement; cet animal que nous appelons HOMME, a été ſingulièrement favoriſé par le Dieu ſuprême, qui l'a mis au monde. Car, de tous les animaux, dont il y a tant d'eſpèces différentes, celui-là eſt le ſeul qui ait reçu en partage la raiſon & la penſée. Tous les autres en ſont dépourvus.

Rien n'eſt ſi grand, que de voir avec les yeux de l'ame, l'ame elle-même. Auſſi eſt-ce là le ſens de l'oracle, qui veut que chacun

ſe connoiſſe (1). Sans doute qu'Apollon n'a point prétendu par-là nous dire de connoître notre corps, notre taille, notre figure. Car qui dit *nous* ne dit pas notre corps; & quand je parle à vous, ce n'eſt pas à votre corps que je parle. Quand donc l'oracle nous dit, *connois-toi*, il entend, *connois ton ame.* Votre corps n'eſt, pour ainſi dire, que le vaiſſeau, que le domicile de votre ame. Tout

---

(1) Pline, liv. VII, chap. 32, nous apprend que dans le temple de Delphes on liſoit trois ſentences de Chilon, l'un des ſept Sages, dont la première étoit celle-ci. La ſeconde, *Qu'il ne faut rien déſirer trop vivement.* La troiſième, *Que c'eſt une miſère d'avoir dettes ou procès.*

ce que vous faites, c'eſt votre ame qui le fait. Admirable précepte, que celui de connoître ſon ame! On a bien jugé qu'il n'y avoit qu'un homme d'un eſprit ſupérieur, qui pût en avoir conçu l'idée, & c'eſt ce qui fait qu'on l'a attribué à un Dieu.

Quand on dit à l'homme, *connois-toi*, ce n'eſt pas ſeulement pour rabaiſſer ſon orgueil, c'eſt auſſi pour lui faire ſentir ce qu'il vaut.

Tout homme qui rentrera en lui-même, y découvrira des traces de la divinité; & ſe regardant comme un temple où les dieux ont placé ſon ame pour être leur image, il ne ſe permettra que des ſentimens, que des actions, qui répondent à

la dignité de leur présent. Un sérieux examen de ce qu'il est, & de ce qu'il peut, lui fait comprendre de quels avantages la nature l'a pourvu, & combien de secours lui facilitent l'acquisition de la sagesse. Venu au monde avec des notions (1) générales, qui d'abord ne sont que comme ébauchées, il voit qu'en suivant cette lumière, guidé par la sagesse, il sera homme de bien, & par conséquent heureux.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus heureux qu'un homme, qui, parvenu

(1) Du vrai & du faux; du bien & du mal. Ici, & par-tout ailleurs, Cicéron tient pour certain que les idées qui ont rapport à la loi naturelle, sont innées, c'est-à-dire, nées dans nous & avec nous.

à une exacte connoiſſance des vertus, n'a point de lâche complaiſance pour les ſens, & foule aux piés la volupté, comme quelque choſe de honteux; qui ne craint ni la douleur, ni la mort; qui chérit tendrement les ſiens, & met au nombre des ſiens tout ce qu'il a de ſemblables; qui honore religieuſement les dieux, & les ſert purement; qui, comme nous ouvrons les yeux du corps pour diſtinguer les objets, emploie de même les yeux de l'eſprit pour diſcerner le bien & le mal.

Quand ſes regards auront embraſſé le ciel, la terre, les mers, tout ce qui exiſte; quand il aura compris de quoi les choſes ſont

formées, ce qu'elles doivent redevenir, dans quel tems & de quelle manière elles finiront, ce qu'elles ont de périssable, & ce qu'elles ont d'éternel; quand il aura presque touché au doigt & à l'œil, si j'ose ainsi dire, l'être qui règle & gouverne l'univers; quand il verra, que lui personnellement il n'est point resserré dans un petit coin de la terre, mais que le monde entier ne fait que comme une seule ville, dont il est citoyen; ô! qu'un si magnifique spectacle, où la nature se montre à découvert, mettra bien l'homme à portée de se connoître lui-même, conformément au précepte d'Apollon! O! que tous ces objets, dont l'ambition vulgaire

ſe fait (1) une ſi grande idée, ſeront peu capables de l'éblouir ! Qu'ils lui paroîtront vils, & dignes du dernier mépris !

Pour faire la ſolidité & la sûreté de ſes connoiſſances, il les entourera comme d'une haie, en leur aſſociant la logique, qui enſeigne à démêler le vrai d'avec le faux, à tirer d'un principe une conſéquence juſte, à voir comment une propoſition détruit l'autre. Et comprenant qu'il eſt né pour la ſociété

---

(1) Racan dit d'un Héros, qui eſt au ciel :

Il voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de pouſſière & de boue.
Dont notre vanité fait tant de régions.

civile, il ne s'en tiendra pas à cette précision des logiciens; mais il fera usage de l'éloquence, pour gouverner les peuples, pour affermir les loix, pour châtier les méchans, pour défendre les bons, pour célébrer le mérite, pour instruire, pour animer, pour exhorter au bien, détourner du mal, consoler les affligés, & immortaliser le vice & la vertu.

Qui voudra se connoître, verra que l'homme naît avec de si heureuses dispositions. Mais il faut que la sagesse les cultive, & les mette en œuvre.

On ne peut absolument trouver sur la terre, l'origine des ames. Car il n'y a rien dans les ames,

qui ſoit mixte & composé ; rien qui paroiſſe venir de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui faſſe la mémoire, l'intelligence, la réflexion, qui puiſſe rappeller le paſſé, prévoir l'avenir, embraſſer le préſent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Et par conſéquent l'ame eſt d'une nature ſingulière, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoiſſons. Quelle que ſoit donc la nature d'un être, qui a ſentiment, intelligence, volonté, principe de vie ; cet être-là eſt céleſte, il eſt divin, & dès-là immortel.

Je comprends bien, ce me semble, de quoi & comment ont été produits le sang, la bile, la pituite; les os, les nerfs, les veines, & généralement tout notre corps tel qu'il est. L'ame elle-même, si ce n'étoit autre chose dans nous que le principe de la vie, me paroîtroit un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre à leur manière la vigne & l'arbre. Et si l'ame humaine n'avoit en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, & de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'auroit rien de plus que les bêtes.

Mais ces propriétés sont, premièrement, une mémoire capable de renfermer en elle-même une in-

finité de chofes. Et cette mémoire, Platon veut que ce foit la réminifcence de ce qu'on a fu dans une autre vie. Il fait parler dans le (1) *Ménon* un jeune enfant, que Socrate interroge fur les dimenfions du quarré ; l'enfant répond comme fon âge le permet ; & les queftions étant toujours à fa portée, il va de réponfe en réponfe fi avant, qu'enfin il femble avoir étudié la géométrie. De-là Socrate conclut, qu'apprendre, c'eft feulement fe reffouvenir. Il s'en explique encore plus expreffément (2) dans les dif-

(1) Platon a intitulé *Ménon*, un de fes dialogues.

(2) Dans le *Phédon*, autre dialogue de Platon.

cours qu'il fit le jour même de sa mort. Un homme, dit-il, qui paroît ne rien savoir, & qui cependant répond juste à une question, fait bien voir que la matière sur laquelle on l'interroge, ne lui est pas nouvelle; & que, dans le moment qu'il répond, il ne fait que repasser sur ce qui étoit déjà dans son esprit. Il ne seroit effectivement pas possible, ajoute Socrate, que dès notre enfance nous eussions tant de notions si étendues, & qui sont comme imprimées en nous-mêmes, si nos ames n'avoient pas des connoissances universelles, avant que d'entrer dans nôs corps. D'ailleurs, selon la doctrine constante de Platon, il n'y a de réel que

ce qui est immuable, comme le sont les idées. Rien de ce qui est produit & périssable n'existe réellement. L'ame, enfermée dans le corps, n'a donc pu se former ces idées ; elle les apporte avec elle en venant au monde. Dès-là ne soyons plus surpris que tant de choses lui soient connues. Il est vrai que tout en arrivant dans une demeure si sombre & si étrange pour elle, d'abord elle ne démêle pas bien les objets ; mais quand elle s'est recueillie, & qu'elle se reconnoît, elle fait l'application de ses idées. Apprendre n'est donc autre chose que se ressouvenir.

Voyons ce qui fait la mémoire, & d'où elle procède. Ce n'est cer-

tainement ni du cœur, ni du cerveau, ni du ſang, ni des atomes. Je ne ſais ſi notre ame eſt de feu ou d'air ; & je ne rougis point comme d'autres, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais qu'elle ſoit divine, j'en jurerois, ſi, dans une matière obſcure, je pouvois parler affirmativement. Car enfin, je vous le demande, la mémoire vous paroît-elle n'être qu'un aſſemblage de parties terreſtres, qu'un amas d'air groſſier & nébuleux ? Si vous ne ſavez ce qu'elle eſt, du moins vous voyez de quoi elle eſt capable. Hé bien ! dirons-nous qu'il y a dans notre ame une eſpèce de réſervoir, où les choſes que nous confions à notre mémoire

ſe verſent comme dans un vaſe? Propoſition abſurde; car peut-on ſe figurer que l'ame ſoit d'une forme à loger un réſervoir ſi profond? Dirons-nous que l'on grave dans l'ame comme ſur la cire, & qu'ainſi le ſouvenir eſt l'empreinte, la trace de ce qui a été gravé dans l'ame? Mais des paroles & des idées peuvent-elles laiſſer des traces? Et quel eſpace ne faudroit-il pas d'ailleurs, pour tant de traces différentes?

Qu'eſt-ce que cette autre faculté, qui s'étudie à découvrir ce qu'il y a de caché, & qui ſe nomme intelligence, génie? Jugez-vous qu'il ne fût entré que du terreſtre & du corruptible dans la compoſition

de cet homme, qui le premier imposa un nom à chaque chose? Pythagore trouvoit à cela une sagesse infinie. Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, & leur a inspiré de vivre en société? Ou celui qui dans un petit nombre de (1) caractères, a renfermé tous les sons que la voix forme, & dont la diversité paroît inépuisable?

---

(1) L'art d'écrire fut inventé en Phénicie, selon Lucain III. 220, traduit, ou plutôt imité ainsi:

C'est de-là que nous vint cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Qui, par des traits divers de figures tracées,
Donne de la couleur & du corps aux pensées.

Ou

Ou celui qui a obſervé comment ſe meuvent les planètes ; & qu'elles ſont tantôt rétrogrades, tantôt ſtationnaires ? Tous étoient de grands hommes ; ainſi que d'autres encore plus anciens, qui enſeignèrent à ſe nourrir de blé, à ſe vétir, à ſe faire des habitations, à ſe procurer les beſoins de la vie, à ſe précautionner contre les bêtes féroces. C'eſt par eux que nous fûmes apprivoiſés, & civiliſés. Des arts néceſſaires, on paſſa enſuite aux beaux arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui ſont fixes, que celles qu'on appelle errantes, quoiqu'elles ne le ſoient pas. Quiconque dé-

couvrit les diverſes révolutions des aſtres, il fit voir par-là que ſon eſprit tenoit de celui qui les a formés dans le ciel.

A l'égard des ſens, par qui les objets extérieurs viennent à la connoiſſance de l'ame, leur ſtructure répond merveilleuſement à leur deſtination, & ils ont leur ſiége dans la tête, comme dans un lieu fortifié. Les yeux, ainſi que des ſentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenoit aux oreilles, parce qu'elles ſont deſtinées à recevoir le ſon, qui monte naturellement. Les narines devoient être dans la même ſitua-

tion, parce que l'odeur monte aussi : & il les falloit près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire & du manger. Le goût, qui doit nous faire sentir la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche, par où la nature donne passage au solide & au liquide. Pour le tact, il est généralement répandu dans tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression, ni être attaqués du froid, ou du chaud, sans le sentir. Et comme un architecte ne mettra point sous les yeux, ni sous le nez du maître, les dégoûts d'une maison ; de même la nature a éloigné de nos sens ce qu'il y

a de ſemblable à cela dans le corps humain.

Mais quel autre ouvrier que la nature, dont l'adreſſe eſt incomparable, pourroit avoir ſi artiſtement formé nos ſens ? Elle a entouré les yeux de tuniques fort minces ; tranſparentes au-devant, afin que l'on puiſſe voir à travers ; fermes dans leur tiſſure, afin de tenir les yeux en état. Elle les a fait gliſſans & mobiles, pour leur donner le moyen d'éviter ce qui pourroit les offenſer, & de porter aiſément leurs regards où ils veulent. La prunelle, où ſe réunit ce qui fait la force de la viſion, eſt ſi petite, qu'elle ſe dérobe ſans peine à ce qui ſeroit capable de lui faire mal. Les

paupières, qui ſont les couvertures des yeux, ont une ſurface polie & douce pour ne point les bleſſer. Soit que la peur de quelqu'accident oblige à les fermer, ſoit qu'on veuille les ouvrir, les paupières ſont faites pour s'y prêter, & l'un ou l'autre de ces mouvemens ne leur coûte qu'un inſtant. Elles ſont, pour ainſi dire, fortifiées d'une paliſſade de poils, qui leur ſert à repouſſer ce qui viendroit attaquer les yeux, quand ils ſont ouverts; & à les envelopper, afin qu'ils repoſent paiſiblement, quand le ſommeil les ferme, & nous les rend inutiles. Nos yeux ont, de plus, l'avantage d'être cachés, & défendus par des émi-

nences. Car d'un côté pour arrêter la ſueur qui coule de la tête & du front, ils ont le haut des ſourcils; & de l'autre, pour ſe garantir par le bas, ils ont les joues qui avancent un peu. Le nez eſt placé entre les deux, comme un mur de ſéparation.

Quant à l'ouie, elle demeure toujours ouverte, parce que nous en avons toujours beſoin, même en dormant. Si quelque ſon la frappe alors, nous en ſommes réveillés. Elle a des conduits tortueux, de peur que s'ils étoient droits & unis, quelque choſe ne s'y gliſſât. La nature a eu même la précaution d'y former une humeur viſqueuſe, afin que ſi de petites

bêtes tâchoient de s'y jetter, elles y fussent prises comme à de la glu. Les oreilles (par ce mot on entend la partie qui déborde) ont été faites pour mettre l'ouïe à couvert, & pour empêcher que les sons ne se dissipent, & ne se perdent, avant que de la frapper. Elles ont l'entrée dure comme de la corne, & sont d'une figure sinueuse, parce que des corps de cette sorte renvoient le son, & le rendent plus fort. Aussi voyons-nous que ce qui fait résonner les lyres, est d'écaille ou de corne, & que la voix retentit mieux dans les endroits renfermés, où il y a plusieurs détours.

Les narines, à cause du besoin

continuel que nous en avons, ne ſont jamais bouchées. Elles ont l'entrée plus étroite, de peur qu'il ne s'y gliſſe quelque choſe de nuiſible; & il y a toujours une humidité, qui ſert à empêcher qu'il n'y ſéjourne de la pouſſière, ou d'autres corps étrangers. Le goût ayant la bouche pour clôture, c'eſt préciſément ce qu'il lui falloit, & par rapport à l'uſage que nous en faiſons, & par rapport à ſa propre conſervation.

Tous nos ſens, au reſte, ſont bien plus exquis que ceux de la bête. Car nos yeux découvrent ce qui lui échappe, dans les arts dont ils ſont les juges, dans la peinture, dans la ſculpture, dans le geſte même,

dans tous les mouvemens du corps. Ils connoiſſent la beauté, la juſteſſe, les proportions des couleurs & des figures. Que dis-je? Ils démêlent même les vices & les vertus; ſi l'on eſt irrité, ou favorablement diſpoſé; joyeux ou triſte; brave ou lâche; hardi ou timide. Le jugement de l'oreille n'eſt pas moins admirable, pour ce qui regarde le chant & les inſtrumens. Elle diſtingue les tons, les meſures, les pauſes, les diverſes ſortes de voix, les claires, les ſourdes, les douces, les aigres, les baſſes, les hautes, les flexibles, les rudes; & il n'y a que l'oreille de l'homme qui en juge. L'odorat, le goût & le toucher ont auſſi leur manière

de juger. On a même inventé plus d'arts que je ne voudrois, pour jouir de ces ſens, & pour les flatter. Car vous ſavez à quel excès on a porté la compoſition des parfums, l'aſſaiſonnement des viandes, toutes les délicateſſes du corps.

Mais nos mains, de quelle commodité ne ſont-elles pas, & de quelle utilité dans les arts ? Les doigts s'allongent ou ſe plient ſans la moindre difficulté, tant leurs jointures ſont flexibles. Avec leur ſecours, les mains uſent du pinceau & du ciſeau; elles jouent de la lyre, de la flûte; voilà pour l'agréable. Pour le néceſſaire, elles cultivent les champs, bâtiſſent des

maiſons, font des étoffes, des habits; travaillent en cuivre, en fer. L'eſprit invente, les ſens examinent, la main exécute. Tellement que ſi nous ſommes logés, ſi nous ſommes vêtus & à couvert, ſi nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'eſt aux mains que nous le devons.

Par nôtre travail, c'eſt-à-dire, par nos mains, nous ſavons multiplier & varier nos alimens. Car beaucoup de fruits, ou qui ſe conſomment d'abord, ou qui doivent ſe garder, ne viendroient point ſans culture. D'ailleurs, pour manger des animaux terreſtres, des aquatiques & des volatiles, nous en avons partie à prendre, partie à

nourrir. Pour nos voitures, nous domptons des quadrupèdes, dont la force & la vîteſſe ſuppléent à notre foibleſſe & à notre lenteur. Nous faiſons porter des charges aux uns, le joug à d'autres. Nous faiſons ſervir à nos uſages la ſagacité de l'éléphant, & l'odorat du chien. Le fer ſans quoi l'on ne peut cultiver les champs, nous allons le prendre dans les entrailles de la terre. Les veines de cuivre, d'argent & d'or, quoique très-cachées, nous les trouvons, & nous les employons à nos beſoins, ou à des ornemens. Nous avons des arbres, ou qui ont été plantés à deſſein, ou qui ſont venus d'eux-mêmes, & nous les coupons ;
tant

tant pour faire du feu, nous chauffer, & cuire nos viandes, que pour bâtir, & nous mettre à l'abri du chaud & du froid. C'eſt auſſi de quoi conſtruire des vaiſſeaux, qui de toutes parts nous apportent toutes les commodités de la vie. Nous ſommes les ſeuls animaux qui entendons la navigation, & qui par-là nous ſoumettons ce que la nature a fait de plus violent, la mer & les vents. Ainſi nous tirons de la mer une infinité de choſes utiles. Pour celles que la terre produit, nous en ſommes abſolument les maîtres. Nous jouiſſons des plaines, des montagnes; les rivières, les lacs ſont à nous; c'eſt nous qui ſemons les blés,

qui plantons les arbres; nous fertilisons les terres en les arrosant par des canaux; nous arrêtons les fleuves, nous les redressons, nous les détournons. En un mot, nos mains tâchent de faire dans la nature, pour ainsi dire, une autre nature.

SUR LA CONSCIENCE.

JE préfère le témoignage de ma conſcience, à tous les diſcours qu'on peut tenir de moi.

Rien ne me paroît ſi louable, que ce qui ſe fait ſans oſtentation & ſans témoins; non que les yeux du public ſoient à éviter, car les belles actions demandent à être connues: mais enfin le plus grand théâtre qu'il y ait pour la vertu, c'eſt la conſcience.

Il y a dans l'homme une puiſſance qui porte au bien, & détourne du mal, non-ſeulement antérieure à la naiſſance des peuples & des villes, mais auſſi ancienne

que ce Dieu, par qui le ciel & la terre subsistent, & sont gouvernés. Car la raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine; & cette raison, qui est en Dieu, détermine nécessairement ce qui est vice ou vertu. Ainsi, quoiqu'il ne fût écrit nulle part, qu'il falloit, seul contre toute une armée, défendre la tête d'un pont, pendant qu'on le feroit rompre par derrière, il n'en (1) est pas moins

(1) On peut voir le détail de cette action si célèbre, dans Tite-Live, liv. II. chap. X. Celui des Horaces, dont il s'agit ici, est ce fameux *Coclès*, ainsi nommé, parce qu'il n'avoit qu'un œil, ayant perdu l'autre dans le combat.

vrai qu'Horace, en faisant une si belle action, obéissoit à la loi, qui nous oblige d'être courageux. Ainsi, quoique du tems de Tarquin la loi contre l'adultère ne fût pas encore écrite, il ne s'ensuit pas que le fils de ce roi, en violant Lucrèce, n'ait péché contre la loi, qui est de toute éternité. Car l'homme avoit dès-lors une raison, qui naturellement le portoit au bien, & le détournoit du mal. Raison, qui a force de loi, non du jour qu'elle est écrite, mais du moment qu'elle a commencé. Or elle a commencé au même instant que l'intelligence divine.

Quelle est la véritable loi? C'est

la droite raiſon, invariable, éternelle, conforme à la nature, & répandue dans tous les hommes. Elle leur commande le bien, elle leur défend le mal; mais de manière que ſes commandemens & ſes défenſes, qui ne s'adreſſent pas en vain à d'honnêtes-gens, ne font nulle impreſſion ſur les méchans. On ne peut ni l'abolir, ni en retrancher, ni faire des loix contraires à celle-là. Perſonne n'en peut être diſpenſé, ni par le ſénat, ni par le peuple. Elle n'a beſoin que d'elle-même pour ſe rendre claire & intelligible. Elle n'eſt point autre à Rome, autre à Athènes; autre aujourd'hui, & autre demain. Univerſelle, immuable, elle obligera

toutes les nations, & dans tous les tems. C'eſt ainſi que Dieu ſera éternellement lui ſeul, & l'inſtructeur & le ſouverain de tous les hommes. Il a conçu le plan de cette loi, & c'eſt à lui qu'appartenoit le droit de l'examiner, & de la publier. Quiconque ne s'y ſoumettra point, ennemi de ſes propres intérêts, oubliant ce que ſa condition d'homme lui preſcrit, il trouvera en cela même la plus affreuſe punition, quand il éviteroit d'ailleurs tout ce qui eſt regardé comme ſupplice.

Auſſi les peines ordonnées par la juſtice, ne ſont elles pas ce qu'un ſcélérat doit le plus redouter. Autrefois la juſtice n'étoit réglée nulle

part; elle ne l'eſt pas même aujourd'hui en tous lieux; & dans les lieux où elle l'eſt, on la trompe ſouvent. Mais la vraie punition d'un ſcélérat, c'eſt ſa conſcience. Il eſt agité, il eſt pourſuivi, non par des furies avec des torches ardentes, comme dans les tragédies; mais par le remords, qui eſt l'effet du crime.

Car ne croyez pas que les flambeaux allumés de ces furies, dont le théâtre offre ſouvent l'image à vos yeux, faſſent le tourment & l'effroi d'un ſcélérat. Quiconque a été injuſte, porte en lui même la principale cauſe de ſa frayeur. Il ne lui faut que ſon crime pour le tourmenter, pour lui troubler l'eſ-

prit. Au fond de ſa conſcience il ſait avoir fait mal, & voilà ce qui l'épouvante. Voilà les furies qui s'emparent d'un coupable, & l'accompagnent nuit & jour.

Rien troubleroit-il un ſcélérat, qui eſt sûr de l'impunité, s'il étoit vrai que l'on dût s'abſtenir du crime, non parce que la nature le défend, mais parce qu'il eſt puni? Jamais ſcélérat cependant ne fut ſi effronté, qu'il ne prît le parti ou de nier, ou de pallier ſon crime, en cherchant à ſe couvrir du droit naturel. Or, ſi les impies oſent réclamer cette loi ſacrée, juſqu'où n'ira donc pas pour elle l'attachement & le reſpect des honnêtes-gens?

Que ce qui nous doit éloigner du crime, ce ſoit la crainte du ſupplice, & non la turpitude attachée néceſſairement au crime, il n'y aura donc point de ſcélérats; il n'y aura que des mal-adroits.

Que d'un autre côté nous faſſions le bien, non pour le bien, mais parce qu'il en revient du profit, ce n'eſt plus là ce qui s'appelle probité, c'eſt induſtrie. Car celui qui ne craint qu'un témoin & un juge, que fera-t-il dans les ténèbres, dans un lieu écarté, où il rencontrera un paſſant, ſeul & ſans défenſe, chargé d'or? L'homme qui ſe conduit par des principes d'honneur, abordera ce paſſant, l'aidera, le remettra en ſon che-

min : mais celui qui ne connoît que son intérêt propre, vous voyez, je crois, ce qu'il fera. Quand il me voudroit dire qu'il ne lui ôteroit ni son or, ni la vie ; au moins ne dira-t-il pas que ce qui l'arrête, ce soit la noirceur de l'action ; c'est la peur qu'elle n'éclate, & qu'il ne la paye. O ! sentiment qui feroit rougir, ne disons pas des personnes éclairées, mais les gens même les plus grossiers !

Pour nous, si nous avons un peu de philosophie, nous sommes bien sûrs que le secret, quand nous l'aurions, de nous cacher aux dieux & aux hommes, ne peut autoriser ni avarice, ni injustice, ni, en un mot, quelque passion que

ce ſoit. C'eſt à ce ſujet que Platon raconte l'aventure de Gygès, qui étoit un berger du roi de Lydie. Une groſſe pluie ayant formé dans la terre une ouverture profonde, Gygès y deſcendit; & là, ſi l'on en croit la fable, il trouva un cheval d'airain, dans les flancs duquel étoit une porte qu'il ouvrit. Il y apperçut un cadavre d'une prodigieuſe grandeur, & qui avoit un anneau d'or au doigt. Il arracha l'anneau, le mit, & alla rejoindre les autres bergers. Quand il tournoit de ſon côté la pierre de cet anneau, il devenoit inviſible, quoiqu'il ne laiſsât pas de bien voir les autres; & quand il tournoit la pierre en dehors, il redevenoit vi-

ſible. Profitant donc de cette facilité, il déshonora la reine, & de concert avec elle, il tua le roi ſon maître ; il tua ceux qu'il crut en état de s'oppoſer à ſes deſſeins ; tout cela, ſans que perſonne en pût rien voir ; de ſorte qu'en peu de tems, grace à ſon anneau, il parvint à la couronne de Lydie. Or, ſi c'étoit un ſage qui poſſédât ce même anneau, il ne s'en croiroit pas plus autoriſé à faire mal, que s'il ne l'avoit point. Car ſon objet, c'eſt la vertu même ; ce n'eſt pas l'impunité.

SUR LES PASSIONS.

ZÉNON définit toute passion, *Un mouvement de l'ame, opposé à la droite raison, & contraire à la nature.* D'autres, en moins de mots, *Un appétit trop violent*, c'est-à dire, qui éloigne trop notre ame de cette égalité où la nature la voudroit toujours. Et comme il y a dans l'opinion des hommes deux sortes de biens & deux sortes de maux, les Stoïciens divisent les passions en quatre genres; deux qui regardent les biens; deux qui regardent les maux. Par rapport aux biens, la *cupidité* & la *joie*; la cupidité, qui a pour objet le

bien futur ; la joie, qui a pour objet le bien présent. Par rapport aux maux, la *tristesse* & la *crainte* ; la tristesse, qui a pour objet les maux présens ; la crainte, qui a pour objet les maux futurs.

Mais l'opinion étant, selon les Stoïciens, ce qui fait toutes les passions, ils les ont définies d'une manière encore plus précise, afin que nous concevions, non-seulement combien elles sont mauvaises, mais combien nous en sommes les maîtres. Ainsi, selon eux, la *tristesse* est l'opinion que l'on a d'un mal présent, jugé tel, qu'il mérite que l'ame s'abatte & se resserre ; la *joie*, l'opinion que l'on a d'un bien présent, jugé tel, qu'on ne

ſauroit être trop charmé de le poſſéder ; la *crainte*, l'opinion que l'on a d'un mal futur, qui paroît inſupportable ; & la *cupidité*, enfin, l'opinion que l'on a d'un bien futur, qui ſemble promettre de grands avantages.

Puiſque les paſſions ne ſont toutes qu'opinion, les effets qu'elles produiſent ſont donc auſſi l'ouvrage de l'opinion. Et c'eſt donc l'opinion qui cauſe cette eſpèce de morſure intérieure, dont la triſteſſe eſt accompagnée ; ce rétréciſſement de l'ame, dans la crainte ; ces vivacités outrées, dans la joie ; ces déſirs ſans bornes, dans la cupidité.

Au reſte, dans toutes ces déſi-

nitions, les ſtoïciens n'entendent par *opinion*, qu'un foible acquieſcement de l'eſprit à quelqu'idée, dont il a été frappé.

Je ne vois donc rien que de mou & d'énervé dans le ſentiment des Péripatéticiens, qui regardent les paſſions comme néceſſaires; pourvu, diſent-ils, qu'on leur preſcrive des bornes, au-delà deſquelles ils ne les approuvent point. Mais preſcrit-on des bornes au mal? Ou direz-vous, que de ne pas obéir à la raiſon, ce ne ſoit pas un mal? Or la raiſon ne vous dit-elle pas aſſez, que tous ces objets, qui excitent dans votre ame, ou de fougueux déſirs, ou de vains tranſports de joie, ne ſont pas de vrais

biens ; & que ceux qui vous consternent, ou qui vous épouvantent, ne sont pas de vrais maux ; mais que ces divers excès, ou de tristesse, ou de joie, sont également l'effet des préjugés, qui vous aveuglent ? Préjugés dont le tems a bien la force lui seul, d'arrêter l'impression ; car, quoiqu'il n'arrive nul changement réel dans l'objet, cependant, à mesure que le tems l'éloigne, l'impression s'affoiblit dans les personnes les moins sensées ; & par conséquent, à l'égard du sage, cette impression ne doit pas même commencer.

Vouloir donc qu'on marque des bornes à ce qui est mal, c'est prétendre qu'un fou qui se précipite

du rocher (1) de Leucade, pourra, s'il le veut, se retenir au milieu de sa chûte. Autant que cela est impossible, autant l'est-il qu'un homme emporté par quelque passion, se retienne & s'arrête où il voudra.

Tout ce qui est pernicieux dans son progrès, est mauvais en commençant. Or la tristesse & toutes autres passions, lorsqu'elles arrivent

(1) Près de Leucade, ville d'Epire, il y avoit un rocher fort haut, & dont la pointe avançoit sur la mer. On voit dans les Héroïdes d'Ovide, par le dernier vers de l'épître de Sapho à Phaon, que le saut de Leucade étoit la dernière ressource des amans infortunés.

à un certain degré, ſont peſtilentielles. Donc, à les prendre dès leur naiſſance, elles ne valent rien. Car du moment qu'on a quitté le ſentier de la raiſon, elles ſe pouſſent, elles s'avancent d'elles-mêmes; la foibleſſe humaine trouve du plaiſir à ne point réſiſter; & inſenſiblement on ſe voit, ſi j'oſe ainſi parler, en pleine mer, le jouet des flots.

Approuver des paſſions modérées, c'eſt approuver une injuſtice modérée, une lâcheté modérée, une intempérance modérée. Car preſcrire des bornes au vice, c'eſt en admettre une partie. Et outre que cela ſeul eſt blâmable, rien n'eſt d'ailleurs plus dangereux. Car le

vice ne demande qu'à faire du chemin ; & pour peu qu'on l'aide, il gliffe avec tant de rapidité, qu'il n'y a plus moyen de le retenir.

On doit bien faire fentir à un homme amoureux, dans quel abîme il fe plonge. Car de toutes les paffions celle-ci eft la plus orageufe. Quand même nous mettrions à part les débauches, les intrigues, les inceftes, toute autre turpitude reconnue pour telle ; & fans toucher ici aux excès où l'amour fe porte dans fa fureur, n'y a-t-il pas, dans fes effets les plus ordinaires, & qu'on regarde comme des riens, une agitation d'efprit, qui eft quelque chofe de pitoyable & de honteux ?

Rebuts, soupçons, débats, trêve, guerre nouvelle,
Et puis nouvelle paix. Par ce portrait fidelle,
Voyez que la raison aspireroit en vain
A fixer de l'amour le manège incertain.
Quiconque entreprendroit cette pénible cure
Voudroit extravaguer avec poids & mesure.

Puisque l'amour dérange si fort l'esprit, comment lui donne-t-on entrée dans son cœur ? Car enfin, c'est une passion, qui, comme toutes les autres, vient absolument de nous, de nos idées, de notre volonté. Et la preuve que l'amour n'est point une loi de la nature, c'est que, si cela étoit, tous les hommes aimeroient, ils aimeroient toujours ; l'objet de leur passion ne varieroit point, & l'on ne verroit pas l'un se guérir par la honte,

l'autre par la réflexion, un autre par la ſatiété.

Regarderai-je comme un homme libre, celui qu'une femme maîtriſe; à qui elle impoſe des loix; à qui elle preſcrit, ordonne, défend ce qu'elle veut, & ſans qu'il puiſſe la refuſer, lui réſiſter en rien? Veut-elle avoir? il faut donner. Appelle-t-elle? il faut accourir. Elle congédie; il faut ſe retirer Elle menace; il faut trembler. Pour moi, cet homme-là fut-il du ſang le plus noble, je tiens que c'eſt, non un eſclave ſimplement, mais le plus vil de tous les eſclaves.

Quand on dit qu'il y a des gens portés naturellement, ou à la colère, ou à la pitié, ou à l'envie,

ou à quelqu'autre paſſion, cela ſignifie que la conſtitution de leur ame, ſi j'oſe ainſi parler, n'eſt pas bien ſaine; mais l'exemple de Socrate nous prouve qu'ils ne ſont pas incurables. Zopyre qui ſe donnoit pour un habile phyſionomiſte, l'ayant examiné devant une nombreuſe compagnie, fit le dénombrement des vices qu'il découvroit en lui; & chacun ſe prit à rire; car on ne voyoit rien de tout cela dans Socrate. Il ſauva l'honneur de Zopyre, en déclarant que véritablement il étoit porté à tous ces vices; mais qu'il s'en étoit guéri avec le ſecours de la raiſon. Quelque penchant qu'on ait pour tel ou tel vice, on eſt cependant maî-

tre de s'en garantir; de même qu'on peut, quoique né avec des dispositions à certaines maladies, jouir d'une bonne santé.

Je cherche d'où vient que l'homme étant composé d'une ame & d'un corps, on s'est appliqué, pour ce qui regarde la santé du corps à inventer un art dont l'utilité a donné lieu de l'attribuer aux dieux immortels; & que pour ce qui regarde les maux de l'ame, non-seulement on s'est moins mis en peine d'apprendre à les guérir; mais depuis que l'art en a été découvert, il n'a pas été si cultivé; & loin d'avoir autant de partisans, il est suspect, & même odieux à la plupart du monde. Peut-être cela

vient-il de ce que l'ame, quand le corps souffre, en a pleine connoissance; mais que le corps, quand l'ame est malade, n'y voit rien. Tellement que l'ame malade, n'ayant de juge qu'elle-même, & ne pouvant faire alors ses fonctions, ne connoît point son état.

Il y a cette différence entre les maladies de l'ame & celles du corps, que les unes peuvent arriver sans qu'il y ait de notre faute, au lieu que nous sommes toujours coupables des autres. Car les passions, qui sont les maladies de l'ame, ne viennent que de notre révolte contre la raison. Et cela est si vrai, que l'homme seul y est sujet. Car les brutes n'en sont point

fuſceptibles, quoiqu'il y ait quelque reſſemblance entre paſſion, & ce qu'elles font.

Pour guérir nos maladies ſpirituelles, voyons quels remèdes la philoſophie nous ordonne. Car il y en a certainement; & la nature qui a tant créé de choſes ſalutaires au corps, n'a point été aſſez cruelle, aſſez ennemie de l'homme, pour que ſon ame fût privée de tout ſecours. Elle l'a même d'autant plus favoriſée, que les ſecours qui regardent le corps, ſont hors de lui; au lieu que tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſalut de l'ame, eſt renfermé dans l'ame même. Mais plus elle eſt d'un ordre ſupérieur, plus elle demande d'attention. Pre-

nez-en ſoin, ſes lumières ſont toujours pures: négligez-la, mille & mille erreurs l'offuſquent.

Vous n'avez donc plus qu'à vous commander à vous-même. J'avoue que c'eſt une manière de parler ſingulière, & qui ſuppoſe qu'on ſoit deux; l'un pour commander, l'autre pour obéir. Mais elle n'eſt pas ſans fondement: car notre ame ſe diviſe en deux parties, l'une raiſonnable, l'autre privée de raiſon. Ainſi, lorſqu'on nous ordonne de nous commander nous-mêmes, c'eſt nous dire que nous faſſions prendre le deſſus à la partie raiſonnable, ſur celle qui ne l'eſt pas. Toutes les ames renferment, en effet, je ne ſais quoi de mou, de lâche, de bas, d'éner-

vé, de languiſſant ; & s'il n'y avoit que cela dans l'homme, rien ne ſeroit plus hideux que l'homme. Mais en même-tems il s'y trouve bien à-propos cette maîtreſſe, cette reine abſolue, la raiſon, qui, par les efforts qu'elle a d'elle-même le pouvoir de faire, ſe perfectionne, & devient la ſuprême vertu. Or il faut, pour être vraiment homme, lui donner pleine autorité ſur cette autre partie de l'ame, dont le devoir eſt d'obéir.

SUR LA SAGESSE.

QU'Y a-t-il de plus désirable que la sagesse ? Qu'y a-t-il de meilleur, de plus utile aux hommes, & qui soit plus digne d'eux ? On donne le nom de *philosophes*, à ceux qui la recherchent ; & ce mot de *philosophie* veut dire précisément, *amour de la sagesse*. Or la sagesse, ainsi que les anciens philosophes l'ont définie, est la connoissance (1) des choses,

(1) Qui dit *les choses divines, & les humaines*, dit absolument tout, sans rien excepter. Ainsi le sage parfait, est l'homme qui sait tout. On est forcé d'admettre ce principe des Stoïciens, avec les conséquences

ſoit divines, ſoit humaines, & de ce qui conſtitue leur nature. Un homme qui mépriſeroit cette étude, je ne vois pas ce qu'il peut eſtimer. Car ſi vous cherchez l'agréable & l'amu-

---

qu'ils en tiroient, & qu'un de nos meilleurs poëtes, le célèbre Rouſſeau, fait bien ſentir par ces deux vers :

Du vieux Zénon l'antique confrérie
Diſoit tout vice être iſſu d'ânerie.

On ne feroit, en effet, aucune fauſſe démarche, ſi l'on voyoit toujours clairement & d'où l'on part, & où l'on va. On ne pécheroit ni en morale, ni en politique, ainſi du reſte. Véritablement, ce ſage des ſtoïciens, l'homme qui fait abſolument tout, ne fut jamais qu'en idée. Mais il ne faut pas que l'impoſſibilité de parvenir au comble de la ſageſſe, nous empêche d'y aſpirer.

ſant, peut-on rien comparer à une ſorte d'étude, qui tend à nous rendre gens de bien, & heureux ? Mais d'ailleurs, ou c'eſt à la philoſophie de nous enſeigner les principes d'une probité ſolide & conſtante, ou il n'y a point d'art pour cela. Or, de prétendre qu'il n'y ait point d'art propre à nous enſeigner l'eſſentiel, tandis qu'il y a des arts pour tout le reſte ; c'eſt un diſcours peu ſenſé, & une erreur capitale. Pour apprendre donc la vertu, à quelle autre école iroit-on, qu'à celle de la philoſophie ?

Quoique la vue ſoit le ſens le plus ſubtil, cependant, dit Platon, l'œil ne ſauroit découvrir la ſageſſe. O ! ſi elle étoit viſible, de quel amour

les hommes s'enflammeroient pour elle !

A tout animal, de quelqu'eſpèce qu'il ſoit, la nature d'abord lui inſpire de veiller à conſerver ſon être, de fuir ce qui pourroit lui être nuiſible, & de chercher à ſe procurer des alimens, une retraite, tout ce qui lui eſt néceſſaire pour mettre ſa vie & ſon corps en sûreté. Tous les animaux ont encore cela de commun, qu'ils ſe portent à engendrer leur ſemblable, & qu'ils prennent un certain ſoin de ce qu'ils ont mis au monde. Mais entre l'homme & la bête, il y a cette différence eſſentielle : Que la bête, n'ayant pour guide que le ſentiment, ne s'attache qu'aux choſes

préſentes, & qui ſont devant ſes yeux, ſans être touchée, que bien foiblement, ni du paſſé, ni de l'avenir. Que l'homme, au contraire, eſt doué d'une raiſon, qui lui montre l'enchaînement des choſes; par où elles ſont occaſionnées; quelles en ſont les ſuites; le rapport des unes avec les autres; & pouvant d'un coup d'œil, qui embraſſe l'avenir avec le préſent, voir tout le cours de ſa vie, il prend de loin ſes meſures pour ne manquer de rien.

Un goût remarquable, & qui eſt particulier à l'homme, c'eſt le déſir de connoître le vrai. Que nous ayons du loiſir & l'eſprit libre, nous nous ſentons cette envie de

voir, d'entendre, d'apprendre quelque chose; persuadés que pour vivre heureux, il nous importe de pénétrer dans ce qui est caché, ou qui cause une sorte (1) d'admiration.

Telle est l'envie d'apprendre & de savoir avec laquelle nous venons au monde, qu'il est clair que c'est un penchant, qui, de toute utilité à part, est naturel à l'homme. Remarquez-vous que la crainte

---

(1) On voit assez qu'il s'agit ici de cette *admiration*, qui est la fille de l'ignorance, & qui fait que nous désirons ou craignons des choses dont nous ne serions nullement touchés, si nous en connoissions le juste prix.

du châtiment ne peut même quelquefois empêcher les enfans d'être curieux? Vous les aurez rebutés, ils vous queſtionneront encore. Quelle joie pour eux d'avoir enfin appris ce qu'ils vouloient, & quelle démangeaiſon de le raconter à d'autres? Une pompeuſe cérémonie, des jeux publics, tout ce qui eſt ſpectacle, les enchante au point qu'ils en ſouffriront la faim & la ſoif. Mais ne voyons-nous pas les gens de lettres ſi charmés de leurs études, qu'ils en oublient leur ſanté & leurs propres affaires? Pour ſe rendre ſavans, ils ne trouvent rien de pénible; & quelque grands que ſoient leurs travaux, ils ſe croient dédommagés par

par le plaisir qu'ils goûtent en acquérant des lumières.

Je m'imagine que c'est à peu-près ce qui a donné lieu à la fiction d'Homère sur le chant des Sirènes. Car il paroît que ce n'est point par la douceur de la voix, ni par la nouveauté, ou par la variété de leurs chants, qu'elles attiroient les voyageurs à leur écueil ; mais que c'est plutôt en leur offrant de partager avec eux les rares connoissances, dont elles avoient, à les en croire, l'esprit orné. Voici, en effet, le discours qu'elles tiennent à Ulysse ; c'est un des morceaux que j'ai traduits d'Homère.

Arrêtez-vous, Ulysse, au bruit de nos accords.
Pourriez-vous le premier, dédaignant ce rivage,
Au charme de nos voix refuser votre hommage?
Instruit par nos leçons, riche de nos trésors;
Le voyageur les porte au sein de sa patrie.
Nous chantons ces travaux, ces illustres revers,
Par qui le fier Priam vit sa gloire flétrie.
Il n'est rien de caché pour nous dans l'Univers.

Homère comprit qu'un si grand homme s'arrêtant pour entendre de belles voix, la fiction n'étoit pas recevable. Mais de promettre la science à un homme amoureux de la sagesse, il y avoit de quoi lui faire oublier sa patrie.

Quelle fera la vie des fages dans ces ifles qu'on a imaginées (1) pour en faire le féjour des bienheureux, & où il n'y a nulle forte de foucis, ni de befoins ? Tout leur tems, difent les anciens philofophes, ils l'emploieront à étudier la nature, & à faire ou tâcher de faire fans ceffe de nouvelles découvertes.

Pour moi, fi par beaucoup de préceptes & de bons livres que j'ai lus dès ma jeuneffe, je ne m'étois pas convaincu qu'il n'y avoit rien

(1) Toutes les couleurs des peintres, toutes les figures des poëtes n'enchériroient pas fur la defcription de ces ifles fortunées, qui fe lit dans Muret, *Var. Lect.* V. 1.

de fort désirable en cette vie, si ce n'est l'honneur & la vertu; & qu'il falloit plutôt que de nous en départir, braver les tourmens & les dangers, la mort & l'exil; jamais je n'aurois risqué, quand votre salut (1) l'ordonnoit, d'avoir tant d'attaques à soutenir, & de me voir en butte, comme j'y suis chaque jour, à la fureur des plus grands scélérats. Mais tous les livres, tous les discours des sages, toute l'antiquité nous met

(1) Cicéron parle de ce qu'il avoit fait étant consul, dans la conjuration de Catilina. Le parti qu'il prit de faire mourir les principaux conjurés, n'étoit pas moins dangereux pour lui personnellement, que nécessaire pour l'Etat.

des exemples devant les yeux ; & ces exemples, si l'on n'avoit point écrit, seroient ensevelis dans les ténèbres. Combien les écrivains, soit grecs, soit latins, nous ont-ils laissé d'excellens portraits, non pour les exposer seulement à nos regards, mais pour nous porter à nous y conformer ? Je ne perdois point de vue ces admirables modèles ; & c'est de-là que je tirois le courage & la prudence, dont j'avois besoin dans le maniement des affaires.

On me dira : Quoi ! ces grands hommes eux-mêmes, dont les vertus sont célèbres dans l'histoire, avoient-ils cette sorte d'érudition, que vous comblez de louanges ?

A l'égard de tous, il ne ſeroit pas aiſé de prononcer. Voici pourtant ce que j'ai de certain à répondre là-deſſus. Je conviens qu'il y a eû pluſieurs hommes d'un rare mérite, qui, grace à un naturel heureux, & preſque divin, n'ont rien eu à emprunter de l'étude pour devenir vertueux. J'ajouterai même qu'un beau naturel a plus ſouvent réuſſi ſans l'étude, que l'étude ſans un beau naturel. Mais d'un autre côté, lorſqu'un homme qui eſt heureuſement né, joint à cela de bonnes études, je ſoutiens que la réunion de tous les deux eſt ce qui forme ordinairement le mérite ſupérieur, le mérite ſingulier. Voilà par quelle route marchèrent, &

l'incomparable (1) Africain, que nos pères ont vu; & un Lélius, un Furius, modèles de ſageſſe, de probité; & ce vieux (2) Caton, la valeur même, & qui avoit pour ſon tems un profond ſavoir. Auroient-ils cultivé les lettres avec tant d'ardeur, s'ils avoient jugé que ce fût un ſecours inutile pour acquérir la vertu, & pour en bien remplir les devoirs?

Quand même les lettres ne pro-

(1) C'eſt le ſecond *Africain*, celui qui étoit fils de Paul-Emile, & qui fut adopté par le fils du premier Scipion, à qui le ſurnom d'*Africain* avoit été donné. Nous aurons encore d'autres occaſions d'en parler.

(2) Celui que Cicéron fait parler dans ſon dialogue ſur la vieilleſſe.

duiroient pas de si grands fruits, & à n'y chercher que du plaisir, au moins ne leur refusera-t-on pas, je crois, d'être l'amusement le plus doux & le plus honnête. Tous les autres plaisirs ne sont ni de tous les tems, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Mais les lettres sont l'aliment de la jeunesse, & la joie de la vieillesse; elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité, & sont une ressource, une consolation dans l'adversité; elles font les délices du cabinet, sans embarrasser ailleurs; la nuit elles nous tiennent compagnie; aux champs & dans nos voyages, elles nous suivent.

Que deviennent les plaisirs de

la table, les ſpectacles, le commerce des femmes, mis en comparaiſon avec les douceurs que l'étude nous offre? Pour les perſonnes ſenſées & bien élevées, c'eſt un goût qui croît avec l'âge. Ainſi le vers de Solon, où il dit qu'en vieilliſſant il apprend toujours, lui fait honneur. Aucun plaiſir qui flatte l'eſprit, ne peut ſurpaſſer celui-là.

Il y a deux inconvéniens à fuir, en ſe livrant à un goût ſi naturel & ſi louable. L'un de croire qu'on (1)

(1) Extrait d'un diſcours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris, en 1704, par M. d'Agueſſeau, alors Avocat général, enſuite Chancelier de France.

« Penſer peu, parler de tout, ne douter » de rien, n'habiter que les dehors de ſon

ſait ce qu'on ne ſait point, & d'avoir la témérité de s'y opiniâtrer. Pour ſe garantir de ce danger, ainſi que nous devons tous le vouloir, il faut donner à l'examen de chaque matière, & l'attention,

---

» ame, & ne cultiver que la ſuperficie de » ſon eſprit; s'exprimer heureuſement, avoir » un tour d'imagination agréable, une con- » verſation légère & délicate, & ſavoir » plaire ſans ſe faire eſtimer; être né avec » le talent équivoque d'une conception » prompte, & ſe croire par-là au-deſſus de » la réflexion; voler d'objets en objets, » ſans en approfondir aucun; cueillir rapi- » dement toutes les fleurs, & ne donner ja- » mais aux fruits le tems de parvenir à » maturité, c'eſt une foible peinture de ce » qu'il a plu à notre ſiècle honorer du nom » d'eſprit ».

& le tems qu'elle demande. L'autre inconvénient eſt de s'appliquer, & avec trop d'ardeur, à des choſes obſcures, difficiles, & qui ne ſont point néceſſaires. Qu'on évite ces deux écueils, on ſera vraiment eſtimable de s'attacher à quelque ſcience honnête & digne de curioſité.

Heureux, dit très-bien Platon, l'homme qui peut, ne fut-ce que dans ſa vieilleſſe, parvenir à être ſage, & à penſer ſainement.

SUR LA PROBITÉ.

QUELQUEFOIS, d'un côté, on croit voir l'utile; & de l'autre, l'honnête. On se trompe; car l'utile n'est jamais où n'est pas l'honnête. Un homme qui doute de cette vérité, ne sauroit être qu'un fripon, qu'un scélérat. Il se dira, *voilà l'honnête, mais voici le bon;* & du moment que l'audace & l'erreur vont jusqu'à séparer deux choses, que l'ordre de la nature a réunies, la porte est ouverte à toute sorte d'injustices & de crimes. Quand donc un homme de bien n'auroit qu'à claquer des doigts pour se faire coucher sur des testamens de gens

riches, à l'infu du teftateur; fut-il même certain de n'en être jamais foupçonné, il n'uferoit pas d'un pareil fecret. Un homme jufte, & qui eft ce qu'on entend par *homme de bien*, ne prendra rien à perfonne. Trouver cela étonnant, ce feroit abfolument ignorer ce que c'eft que probité. Quiconque voudra déveloper l'idée confufe qu'il en a dans l'efprit, verra par fes propres lumières, que l'honnête-homme eft celui qui fait tout le bien qu'il peut, & qui ne fait de mal à perfonne, fi ce n'eft dans le cas (1)

(1) On auroit tort de croire que Cicéron autorife ici la vengeance. Rien n'eft plus folidement, ni plus clairement établi que le pardon des injures, dans les écrits des

d'une l'égitime défenſe. Or celui qui avec je ne ſais quelle drogue, feroit diſparoître le nom des véritables héritiers, pour ſe mettre à leur place, ne feroit-il de mal à perſonne ?

Mais, dira quelqu'un, négligera-t-on ce qui eſt utile & avantageux?

---

philoſophes payens. On peut voir le *Criton* & le *Gorgias* de Platon. Hé combien d'exemples qui prouveroient que la pratique répondoit chez eux à la doctrine? Tout ce que Cicéron veut dire, c'eſt que la loi naturelle nous permet de repouſſer l'aggreſſeur injuſte, pourvu qu'on ſe renferme dans les bornes que cette même loi preſcrit. A cela près, il n'eſt jamais permis de faire du mal à perſonne, ni par conſéquent de rendre injure pour injure.

Répondons à cela, que rien d'injuste n'est avantageux, ni utile. Point de probité à espérer de qui ne tient pas à ce principe.

Il y a bien des cas où l'utile paroît opposé à l'honnête, & il faut alors examiner si l'opposition n'est qu'apparente, ou si elle est réelle. Voici des cas de cette espèce.

On suppose, par exemple, que la famine étant à Rhodes, & le blé porté à une extrême cherté, un marchand (1) d'Alexandrie,

(1) Alexandrie, ville bâtie par Alexandre le Grand sur les bords du Nil, d'où, jusqu'à Rhodes, isle célèbre de la Méditerranée, le trajet est d'environ cent quarante de nos lieues.

homme de bien, y débarque quantité de grain. Plusieurs autres, partis d'Alexandrie, y en conduisent aussi; & même il les a vus en mer. Avertira-t-il les Rhodiens? ou, ne disant mot, vendra-t-il son blé au plus haut prix?

On le suppose vraiment homme de bien, & résolu à ne rien taire, si la probité l'exige. Mais dans le doute si elle l'exige, il délibère sur le parti qu'il prendra.

Pour l'ordinaire, sur ces sortes de questions, Diogène (1) de Baby-

(1) Plusieurs philosophes ont porté ce même nom. Le plus fameux est Diogène le cynique, qui étoit de Sinope. Celui dont il s'agit ici, fut l'un des trois députés qui allè-

lone, ſtoïcien du premier ordre, & Antipater ſon diſciple, homme de beaucoup d'eſprit, penſent différemment. Antipater ſoutient, que le vendeur doit nettement déclarer à l'acheteur tout ce qu'il ſait. Au contraire, ſelon Diogène, il n'eſt tenu qu'à ce qui eſt preſcrit par le droit civil, c'eſt-à-dire, qu'à déclarer ſi la marchandiſe péche par quelqu'endroit; après quoi, toute ſupercherie à part, il n'a qu'à vendre, puiſque c'eſt ſon métier, le plus qu'il pourra. Je vous apporte du blé, je le mets en vente, je ne ſuis pas plus cher que d'autres, & peut-être

---

rent de la part des Athéniens à Rome ſous le conſulat de Scipion & de Marcellus.

le ſuis-je moins encore, quand la denrée eſt plus commune. A qui fais-je tort?

Mais, reprend Antipater, n'êtes-vous pas obligé de vous prêter aux beſoins d'autrui, & de procurer le bien général? Vous êtes né pour cela; & cette loi que la nature a imprimée dans votre cœur, vous dit que votre intérêt perſonnel doit tourner à l'utilité publique, comme l'utilité publique tourne à votre avantage perſonnel. Pouvez-vous par conſéquent céler à ces Rhodiens, qui ſont des hommes auſſi-bien que vous, les reſſources & l'abondance qu'ils ſont à la veille d'avoir?

A cela Diogène pourroit répli-

quer : Entre *celer* une chose, & la *taire*, il y a de la différence. Que je me taise ici sur la nature des dieux, ou sur notre souverain bien, dont il vous seroit plus important d'être instruit, que d'avoir du blé à bon compte ; est-ce là vous celer quelque chose ? Tout ce qu'il vous importeroit de savoir, je ne suis pas obligé de vous l'apprendre. Vous y êtes obligé, répondra Antipater, si vous songez que les hommes ne font tous qu'une société, dont la nature est l'auteur. J'y songe, repartira Diogène : mais les droits de cette société, font-ils que personne n'ait rien à soi ? Il faut donc si cela est, ne rien vendre, mais tout donner.

Un honnête-homme vend une maiſon, dont lui ſeul il connoît les défauts. On la croit ſaine, elle eſt empeſtée ; on ignore que dans toutes les chambres il y vient des ſerpens ; elle menace ruine, mais perſonne hors le maître ne ſait cela. Il garde le ſilence, & vend plus cher de beaucoup, qu'il ne s'en flattoit. Je demande s'il a bleſſé la juſtice, la probité ?

Oui ſans doute, répond Antipater. Car, ſi c'eſt un crime, & un crime, que les Athéniens (1) flé-

(1) On ne ſait pas au juſte ce que c'étoit que ces *exécrations publiques* chez les Athéniens. Mais en général on voit aſſez que c'étoient des ordonnances qui ſe liſoient ou

triſſent par des exécrations publiques, de ne pas montrer le chemin à un paſſant qu'on voit qui s'égare; le vendeur qui laiſſe tomber l'acheteur dans un piége, n'eſt-il pas également coupable, & plus coupable encore, puiſque c'eſt à deſſein, & avec pleine connoiſſance? Mais, reprend Diogène, vous a-t-on forcé d'acheter? On

---

s'affichoient publiquement, & qui menaçoient des plus griéves peines ceux qui ne les ſuivoient pas. Quant à l'article dont il eſt queſtion ici, convenons que s'il eſt honteux aux hommes d'avoir beſoin qu'on les avertiſſe d'un pareil devoir, au moins cette attention dans les magiſtrats d'Athènes, fait bien voir juſqu'où alloit l'humanité d'un peuple ſi poli.

ne vous y a pas même excité. Une maiſon que je n'aime pas, je la vends; & vous parce qu'elle ſe trouve à votre gré, vous l'acquérez. Que l'affiche porte, *maiſon à vendre, bonne & bien bâtie*, quoique la maiſon ne ſoit ni bonne ni bien bâtie, on ne dira pas que le vendeur ſoit un fripon; & à plus forte raiſon, s'il n'a point fait l'éloge de ce qu'il vendoit. Quand l'acheteur eſt maître de juger, où ſeroit là fraude du vendeur? On n'eſt pas toujours garant de tout ce qu'on dit; le ſerai-je de ce que je n'ai point dit? Veut-on que le marchand décrie ſa marchandiſe? Qu'il ſeroit plaiſant d'entendre un crieur public dire par l'ordre de

celui qui l'emploie, *maiſon empeſtée à vendre !*

Préſentement décidons. Car je n'ai propoſé la difficulté que pour la réſoudre. Je ne trouve donc le ſilence innocent, ni dans ce marchand de blé à l'égard des Rhodiens, ni dans le vendeur de cette maiſon à l'égard de l'acheteur ; & cela, non qu'il ſoit mal de ne pas toujours dire tout ce qu'on ſait ; mais un ſilence affecté, qui tourne à notre profit, & au préjudice d'autrui, voilà ce qui eſt mal.

Puiſque nous blâmons un ſilence affecté, que faut-il penſer de ceux qui feroient ſervir le menſonge à leurs fins ?

Un chevalier romain, Canius,

qui avoit de l'enjouement, & l'esprit orné, alla passer quelque tems à Syracuse, où son unique affaire, disoit-il, devoit être de ne rien faire. Là, il parloit souvent d'acheter un petit jardin, où il pût, loin des importuns, avoir ses amis, & se réjouir avec eux. Sur le bruit qui s'en répandit, un certain Pythius, banquier, lui dit qu'il avoit un jardin, qui n'étoit pas à vendre, mais dont il le prioit d'user librement. Il invita en même-tems son homme à y souper le lendemain. Canius accepta. Pythius, à qui sa caisse attiroit beaucoup de considération, fit assembler les pêcheurs pour leur demander, que le lendemain ils eussent à pêcher devant son jardin,

&

& il leur détailla ſes ordres. Canius ne manqua pas au rendez-vous. Repas magnifique, quantité de barques, qui faiſoient un ſpectacle, & qui venoient toutes à l'envi préſenter leur pêche. Les poiſſons tomboient en tas aux piés de Pythius. Hé, dit Canius, qu'eſt-ce que ceci? Tout ce poiſſon? Tant de barques? Faut-il, reprend Pythius, que cela vous étonne? Tout le poiſſon de Syracuſe eſt ici. C'eſt le ſeul endroit où il y ait de l'eau. Sans ce lieu-ci, les pêcheurs ne ſauroient où aller. Voilà que Canius ne tient plus contre l'envie d'acheter. D'abord le banquier ſe défend. A la fin il cède. Canius, plein de ſon idée, & ne regardant

pas à l'argent, prend maiſon & meubles, donne tout ce qu'on en veut avoir, fait ſon billet. L'affaire eſt conclue. Il prie ſes amis pour le jour ſuivant. Il y arrive de bonne heure. Il ne voit pas le moindre bateau. Il s'informe du voiſin, s'il n'y a point ce jour-là quelque fête pour les pêcheurs. Aucune que je ſache, dit le voiſin, mais ordinairement on ne pêche point ici, & je ne ſavois hier à quoi attribuer ce que je voyois. Canius de s'emporter. Mais quel remède? Aquilius, mon collègue & mon ami, n'avoit pas encore publié ſes formules contre le *dol*, où il explique très-bien ce que c'eſt que *dol*, en homme

qui fait définir. C'eſt, dit-il, donner à entendre qu'on veut une choſe, & en faire une autre. Pythius, par conſéquent, & tous autres qui ont de ſemblables détours, ſont gens artificieux, ſans foi, & ſans probité.

Rentrez en vous-même, pour ſavoir ce que c'eſt qu'être homme de bien. Voyez, en développant cette idée, ce qu'elle vous préſente. Trouverez-vous que l'homme de bien puiſſe mentir pour ſon intérêt, calomnier, ſupplanter, tromper? Rien moins, aſſurément. Qu'eſt-ce qui peut tenir lieu de l'honneur, & vous dédommager du ſacrifice que vous ferez de votre réputation? Pour une ombre d'utilité, vous

allez donc renoncer à la bonne foi & à l'équité, c'eſt-à-dire, ceſſer d'être homme ? Qu'importe, en effet, que la figure humaine vous reſte, ſi dans l'ame il n'y a plus que la férocité de la bête ?

Quand il ne s'agit que du pécuniaire; il eſt aiſé de prendre ſon parti. Mais ſuppoſons que l'on ſe trouve dans la néceſſité, ou de faire périr quelqu'un, ou de périr ſoi-même. C'eſt un cas qui peut arriver, ou dans un naufrage, ſi nous rencontrons une perſonne ſaiſie d'une planche, qu'elle n'ait point la force de nous diſputer; ou dans la déroute d'une armée, ſi en fuyant nous rencontrons un homme bleſſé, qui ſoit à cheval. Prendrons-

nous la planche à l'un, ou le cheval à l'autre, pour pouvoir nous ſauver? A ne conſulter que la juſtice, nous n'en (1) ferons rien.

Régulus, conſul pour la ſeconde fois, étant à la tête de nos troupes en Afrique, & ayant été pris dans une embuſcade par Xantippe, Lacédémonien, qui commandoit l'armée ennemie, fut envoyé au ſénat, pour demander qu'on ren-

(1) On trouvera Cicéron bien ſcrupuleux. Mais rappelons ici la maxime fondamentale, qui nous défend *de faire à d'autres, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes*. Voilà qui ſuffit pour appuyer la déciſion de Cicéron; à moins qu'on ne veuille, par de vaines ſubtilités, diſtinguer eſſentiellement la juſtice d'avec la charité.

dît quelques priſonniers d'un grand nom ; mais avec ſerment de retourner lui-même à Carthage, s'il n'obtenoit rien. Arrivé à Rome, il trouvoit de l'utilité à réuſſir, mais une ſorte d'utilité, dont il reconnut le faux, comme l'événement le prouve. Jouir de ſa patrie, vivre chez lui avec ſa femme, avec ſes enfans, & ne regardant ſa diſgrace que comme on regarde les haſards de la guerre, tenir le rang d'un citoyen, qui a été conſul ; peut-on douter qu'il n'y ait là de l'utile ? Qu'en croyez-vous ? Mais la grandeur d'ame & le courage n'en conviendront pas. Avez-vous mieux à conſulter que ces deux vertus, dont le propre eſt de ne rien craindre,

& de perſuader à l'homme que rien de flatteur ne doit l'éblouir, que rien de fâcheux ne doit l'effrayer? Régulus que fit-il donc? Il parut au ſénat, expoſa le motif de ſon voyage, & refuſa d'opiner, ſous prétexte qu'il n'étoit point ſénateur, tant que ſon ferment le tenoit entre les mains de l'ennemi. A la fin pourtant (le grand fou, dira-t-on, d'être allé contre ſon intérêt) il conſeilla de ne point rendre les priſonniers; que c'étoient de braves officiers, & jeunes, au lieu que ſon âge le rendoit inutile. On s'en tint à ſon avis; de ſorte que les priſonniers furent gardés; & lui, ſans que les douceurs de ſa patrie, ſans que ſa tendreſſe pour

ſa famille balançât la fidélité qu'il croyoit devoir à ſon ferment, il retourna à Carthage, où il n'ignoroit pas qu'une cruauté ſans bornes lui réſervoit des ſupplices inouis. Plus heureux dans le ſein des plus cuiſantes (1) douleurs, qu'il ne l'auroit

---

(1) Voici ce qu'en rapporte M. Rollin, dans ſon *hiſtoire des Carthaginois.*

« Ils (*les Carthaginois*) le tenoient long-» tems reſſerré dans un noir cachot, d'où » après lui avoir coupé les paupières, ils » le faiſoient ſortir tout-à-coup, pour l'ex-» poſer au ſoleil le plus vif & le plus ar-» dent. Ils l'enfermèrent enſuite dans une » eſpèce de coffre tout hériſſé de pointes, » qui ne lui laiſſoient aucun moment de ré-» pos ni jour ni nuit. Enfin, après l'avoir » ainſi long-tems tourmenté par une cruelle

été de vieillir dans sa maison, avec la honte d'avoir flétri les honneurs du consulat, & par sa captivité, & par son parjure.

Pyrrhus avoit entrepris la guerre volontairement, & il étoit question entre le peuple romain, & ce roi brave & puissant, de savoir à qui demeureroit l'Empire. Un transfuge, qui gagna secrettement le camp de Fabricius, lui promit que si l'on vouloit le récompenser, il repasseroit avec les mêmes précautions au camp de Pyrrhus, & l'empoisonneroit. Fabricius donna or-

---

» insomnie, ils l'attachèrent à une croix, » qui étoit le supplice ordinaire chez les » Carthaginois, & l'y firent périr ».

dre qu'il fût remis entre les mains de Pyrrhus. Cette action fut louée par le fénat. A ne confidérer pourtant, que ce qui paroît utile, & paffe pour tel, il ne falloit que ce transfuge pour fe débarraffer d'une affreufe guerre, & d'un redoutable ennemi. Mais la gloire nous avoit mis les armes à la main contre Pyrrhus. Quel opprobre, quelle noirceur d'en triompher, non par la valeur, mais par un crime!

Que fignifie cette balance de Critolaüs, où il pretendoit que fi l'on avoit mis, d'un côté les biens de l'ame, & de l'autre, les biens du corps, avec tous ceux que la fortune diftribue, ce côté-là l'emporteroit, quand même on met-

troit encore de celui-ci, & la terre & les mers ?

Fin du troisième Volume de la Morale.

